116 [redacted]
FRC 1975 a.
Case
FRC
16167

CHARLES IX,

OU

L'ÉCOLE DES ROIS,

TRAGÉDIE;

PAR MARIE-JOSEPH DE CHÉNIER.

Prix, 24 sous.

DE L'IMPRIMERIE DE P. FR. DIDOT JEUNE.

A PARIS,

Chez BOSSANGE et Compagnie, Commissionnaires en Librairie, rue des Noyers, n°. 33;

Et A NANTES, chez LOUIS, Libraire, place de Louis XVI.

M. DCC. XC.

THE NEWBERRY LIBRARY

ÉPITRE DÉDICATOIRE

A LA

NATION FRANÇAISE.

FRANÇAIS mes concitoyens, acceptez l'hommage de cette tragédie patriotique. Je dédie l'ouvrage d'un homme libre à une Nation devenue libre. Sous le despotisme avilissant dont vous avez à peine secoué le joug, l'avarice et la flatterie dictaient les épîtres dédicatoires. Ainsi le sublime Corneille comparait Jules César à Jules Mazarin; ainsi Voltaire mettait Tancrède sous la protection des maitresses de Louis XV; ainsi l'esclavage rapetissait la Nation entière, et jusqu'aux hommes que leur génie plaçait infiniment au-dessus des autres. Malgré leurs efforts, ils descendaient eux-mêmes au niveau du gouvernement : tant il est vrai qu'il ne saurait exister de grandeur morale où la liberté n'existe pas! Comment pouvait-on parler de vertu chez une Nation qui supportait une Bastille et des lettres-de-cachet?

Ces abus monstrueux ne sont plus. Vous avez anéanti l'autorité arbitraire ; vous aurez des lois et des mœurs ; votre scène doit changer avec tout le reste. Un théâtre de femmelettes et d'esclaves n'est plus fait pour des hommes et pour des citoyens. Une chose manquait à vos excellens poètes dramatiques : ce n'est pas du génie certainement ; ce ne sont point des sujets ; c'est un auditoire. Dans le dernier siècle, Britannicus avait cinq représentations, Bérénice en avait trente : c'est que les Français de ce tems-là connaissaient mieux la princesse de Clèves que Tacite.

J'ai conçu, j'ai exécuté avant la révolution, une tragédie que la révolution seule pouvait faire représenter. Les gens que cette révolution contrarie, et qui, dans le moment où j'écris, commencent à lever la tête avec une audace qui n'est que ridicule, n'ont pas manqué de trouver atroce que la Saint-Barthelemi fût offerte aux yeux du Peuple Français. Mais Voltaire, dont l'autorité est aussi grande que la leur est misérable, Voltaire, après avoir crayonné dans sa Henriade ce grand et terrible sujet, prédit des tems heureux où il sera transporté sur la scène nationale. Ceux qui sont encore gouvernés par des préjugés ne sont pas

Français. Qu'ils courent dans le Nord retrouver la féodalité ; qu'ils choisissent pour leur patrie ces belles et déplorables contrées où l'inquisition abâtardit les hommes, anéantit les vertus, les talens, l'industrie, et parvient à rendre stériles les champs les plus favorisés par le soleil ! Je n'ai pas besoin d'assurer ces mauvais citoyens de mon profond mépris pour eux ; je m'honorerai de leurs injures devant mes contemporains et devant la postérité. Ils sont mes ennemis, parce qu'ils détestent la liberté. Je n'en resterai point là : qu'ils frémissent ! D'autres grands sujets s'offrent en foule à ma plume ; et, malgré ma jeunesse, le tems pourra me manquer, mais jamais la volonté, jamais le courage.

Ces hommes si éclairés osent dire qu'il n'y a plus de fanatisme religieux au dix-huitième siècle ; mais les horribles procès, les assassinats juridiques de Jean Calas et du chevalier de Labarre, sont du dix-huitième siècle ; mais, bien plus récemment, on a refusé d'ensevelir dans Paris un vieillard couvert de gloire, le génie le plus brillant qu'ait eu la France, l'auteur d'Alzire et de Mahomet, le défenseur des Calas et du chevalier de Labarre. Quel était le crime de Voltaire ? d'avoir lutté

soixante ans contre le fanatisme. Qu'est-ce qui s'est vengé? le fanatisme. Qu'est-ce qu'il faut écraser? le fanatisme. Il rampe, mais il existe encore; il écrit de plats libelles anonymes, des mandemens d'évêques contre l'Assemblée nationale, et d'infâmes journaux où tous les bons citoyens sont outragés à tant la feuille.

Ce sont ces mêmes hommes, qui, pour le malheur de la France, ne sont pas tous au-delà des frontières, ce sont eux qui ont osé porter jusqu'au pied du trône d'insolentes calomnies contre une pièce aussi morale qu'énergique. O Louis XVI! roi plein de justice et de bonté, vous êtes digne d'être le chef des Français. Mais des méchans veulent toujours établir un mur de séparation entre votre peuple et vous; ils cherchent à vous persuader que vous n'êtes point aimé de ce peuple. Ah! venez au théâtre de la Nation quand on représente Charles IX! vous entendrez les acclamations des Français; vous verrez couler leurs larmes de tendresse; vous jouirez de l'enthousiasme que vos vertus leur inspirent, et l'auteur patriote recueillera le plus beau fruit de son travail.

Femmes, sexe timide et sensible, fait pour être la consolation d'un sexe qui est votre ap-

pui, ne craignez point cette austère et tragique peinture des forfaits politiques. Le théâtre est d'une influence immense sur les mœurs générales. Il fut long-tems une école d'adulation, de fadeur et de libertinage; il faut en faire une école de vertu et de liberté. Les hommes n'y recevront plus de ces molles impressions qui les dénaturent; ils deviendront meilleurs et plus dignes de votre amour, ils redeviendront des hommes. Les mœurs des villes ne se modèleront plus sur les mœurs dépravées de la cour. On ne verra plus en France, hommes et femmes, sans pudeur et même sans passions, troquer de sexe, pour ainsi dire, et se déshonorer mutuellement par cet échange monstrueux.

Pères de familles, laissez fréquenter à vos enfans ces spectacles sévères. Avec le respect des lois et de la morale, ils y puiseront le goût de notre histoire, étrangement négligée dans les collèges. Et vous, enfans, nation future, espérance de la patrie et d'un siècle qui n'est pas encore, vous ne serez point les hommes des anciens préjugés et de l'ancien esclavage; vous serez les hommes de la liberté nouvelle : c'est à vous sur-tout que mes écrits conviennent. Je sais qu'un philosophe, un

poète, un écrivain, ne doit attendre de justice complète que lorsqu'il n'en peut plus jouir, et qu'il est enseveli dans la poussière du tombeau. Mais ceux qui commencent la vie, sont peu jaloux de ceux qui approchent du terme; et si j'existe encore dans trente années, au milieu des clabauderies qui m'auront suivi dès ma jeunesse, vos suffrages consoleront sans doute la vieillesse du poète national.

Nation spirituelle, industrieuse et magnanime, vous avez daigné accueillir les prémices d'un faible talent qui vous sera toujours consacré. Soutenez-moi dans la carrière pénible que je veux fournir. J'ai désormais pour ennemis irréconciliables, tous ceux qui devaient leur existence aux préjugés, tous ceux qui regrettent la servitude; je dois avoir pour amis tous ceux qui chérissent la patrie, tous les véritables Français. Vous donnez un grand exemple au monde: le reste de l'édifice féodal va bientôt s'écrouler, sous les efforts de l'auguste Assemblée qui vous représente. Votre admirable constitution est fondée sur l'égalité. Nous verrons disparaître ces titres, ces distinctions anti-sociales, ces différences absurdes qu'on n'a point rougi de reconnaître entre l'homme et l'homme, entre la terre et

la terre. Si la tyrannie ou l'esclavage ose encore se montrer à découvert, que votre théâtre en fasse justice, et devienne, en tout, rival du théâtre d'Athènes. Mais c'est à vous, c'est à la Nation seule, qu'il appartient de protéger les poètes citoyens qui descendront dans cette lice glorieuse pour terrasser les ennemis de la Nation.

15 décembre 1789.

PERSONNAGES.

CHARLES IX, roi de France.
CATHERINE DE MÉDICIS, reine-mère.
HENRI DE BOURBON, roi de Navarre.
LE CARDINAL DE LORRAINE.
LE DUC DE GUISE.
L'AMIRAL DE COLIGNI.
LE CHANCELIER DE L'HOPITAL.
MEMBRES DU CONSEIL.
COURTISANS.
PROTESTANS de la suite de l'Amiral.
GARDES.
PAGES.

La Scène est dans Paris, au château du Louvre.

CHARLES IX,

OU

L'ÉCOLE DES ROIS,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE CHANCELIER DE L'HOPITAL, L'AMIRAL DE COLIGNI.

L'AMIRAL.

ILLUSTRE Chancelier, de qui la voix propice
Fait au sein des combats respecter la justice,
Soyez toujours l'oracle et l'appui des Français :
C'est à vous, l'Hôpital, que nous devons la paix.
Sans vous nous périssions. Votre prudence active
Aux maux des deux partis fut sans cesse attentive,
Et vous flattez encor d'un avenir plus doux
Tant de bons citoyens qui n'espéraient qu'en vous.
Ce palais retentit des chants de l'hyménée ;
D'un nœud saint et chéri la pompe fortunée,
Affermissant la paix entre deux jeunes rois,

Mêle au sang des Bourbons le sang de nos Valois.
Quel hymen ! Marguerite, idole de la France,
Henri, des Navarrois l'amour et l'espérance,
Pour le bonheur public unissant leurs efforts,
Vont expier le sang répandu sur ces bords.
Eh! qui peut maintenant, témoin de leur tendresse,
Repousser loin de soi la publique alégresse ?
Les Guises, toutefois, souillant des jours si beaux,
Se préparent encore à rouvrir les tombeaux.
Croyez-moi, le péril n'est point imaginaire:
Maurevert a commis un crime mercenaire;
A des piéges sanglans ils ont déja recours;
Au sein du louvre même ils achètent mes jours.
Il faut veiller sur eux, c'est eux que l'on doit craindre;
Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'ils osent tout enfreindre.
Vous-même enfin, monsieur, s'il est vrai que leur voix
Vous ait nommé jadis l'organe de nos loix,
Ce choix si desiré vient de leur politique;
Ils ont su se plier à l'estime publique;
Ils veulent nous traîner dans l'abîme fatal,
En voilant leurs projets du nom de l'Hôpital.

LE CHANCELIER.

Ah! formez, Coligni, des craintes légitimes.
Je ne puis, quant à moi, leur imputer des crimes,
Et je n'adopte pas vos soupçons inquiets.
Si l'on poursuit vos jours au milieu de la paix,
J'en frémis; je voudrais le châtiment du traître:
Mais je blâme un dépit qui s'aveugle peut-être,
Et vous devez savoir que des plus vils complots
Ils ont aussi, monsieur, soupçonné des héros.
Ah! je ne prétends pas les excuser sans cesse;
Ils ont d'un jeune roi maîtrisé la faiblesse;
Mais avouez du moins que dans nos tems cruels

Il n'est point de Français qui ne soient criminels:
Tous se sont égarés, et la nuit environne
Les droits sacrés du peuple et les devoirs du trône.
J'ai vu ce louvre en deuil, et presque ensanglanté;
L'orgueil et la licence, et point de liberté;
J'ai vu de nos Valois la majesté flétrie,
Les plus grands citoyens déchirant leur patrie,
Flattant avec bassesse ou combattant leur roi:
Les plus grands, je l'ai dit, et vous en faites foi.

L'AMIRAL.

Il fallait s'égarer, convenez-en vous-même;
Et des destins français l'enchaînement suprême
Préparait, dès long-tems, à nos jours détestés
Un cours de trahisons et de calamités.
J'ai suivi le torrent qui ravageait la France:
On peut le détourner; et j'en ai l'espérance.
Au repos tout-à-coup nous ne parviendrons pas;
Les soldats et les chefs ont besoin de combats.
Depuis un siècle entier l'Espagne nous outrage:
Hélas! contre nous-même exercés au carnage,
Formons, il en est tems, de plus justes desseins;
Dans le sang espagnol courons baigner nos mains:
Voilà notre parti, c'est le seul qui nous reste.

LE CHANCELIER.

Fâcheuse extrémité! parti vraiment funeste!
Tous deux Français, tous deux nous chérissons l'état;
Vous parlez en guerrier, je pense en magistrat:
Vous m'en verrez toujours garder le caractère.
La guerre est un fléau quelquefois nécessaire,
Qu'il faut craindre toujours et long-tems éviter,
Et dont j'ai vu l'état rarement profiter.
Oui, tous ces vains débats où le glaive décide,
Ces lauriers teints de sang, cette gloire homicide,

Qui d'un prince orgueilleux peut enivrer le cœur,
Opprimant les vaincus, frappe aussi le vainqueur.
Loin de nous des fureurs trop souvent inutiles!
Mais loin de nous cent fois ces discordes civiles,
Où le fer, sans pudeur brisant tous les liens,
Verse des deux côtés le sang des citoyens!
Et peut-être à ce choix la France est condamnée.
Telle est, je le sais bien, l'humaine destinée,
Qu'il faut chercher sans cesse un danger différent,
Et, par un mal nouveau, guérir un mal plus grand.

L'AMIRAL.

Bourbon vient. Il est seul, et son ame égarée,
D'un éternel chagrin semble être dévorée.

SCÈNE II.

LE CHANCELIER DE L'HOPITAL, L'AMIRAL DE COLIGNI, LE ROI DE NAVARRE.

L'AMIRAL.

Prétendez-vous nourrir des chagrins superflus,
Donner toujours des pleurs à celle qui n'est plus?
O cher Prince, ô mon fils! cette douleur amère
Ne pourra du tombeau rappeler votre mère.

LE ROI DE NAVARRE.

Ce cruel souvenir est présent à mon cœur;
Mais je sais, Coligni, surmonter ma douleur.
Un autre sentiment m'assiége et me tourmente.

L'AMIRAL.

Quel est-il? Contentez notre ame impatiente.

LE ROI DE NAVARRE.

L'effroi, je l'avoûrai.

L'AMIRAL.

D'où vous vient cet effroi ?

LE ROI DE NAVARRE.

Hier, nous commencions, d'Alençon, Guise et moi,
Ces jeux qui sembleraient réservés à l'enfance,
Où, toujours agité par l'avide espérance,
Un oisif courtisan consumant son loisir,
Perd ses biens et le tems sans trouver le plaisir.
Trois fois j'ai repoussé le trouble qui me presse :
Apprenez, dussiez-vous condamner ma faiblesse,
Ce que j'ai vu, sans doute, ou ce que j'ai cru voir,
Ce que moi-même enfin je ne puis concevoir,
Ce qui s'offre sans cesse à mon ame éperdue :
Trois fois les dés sanglans ont effrayé ma vue.
C'est peu : dans les momens consacrés au repos,
Je me suis retracé des malheurs, des complots,
Le poison terminant les jours de votre frère,
Et peut-être au cercueil précipitant ma mère ;
Nos succès, nos revers, et les champs odieux
Où Condé, ce grand homme, expira sous nos yeux
D'un carnage éternel nos régions fumantes,
Et des princes Lorrains les intrigues sanglantes ;
Vos amis et les miens victimes des traités,
Au milieu de la paix proscrits, persécutés,
Dans les murs de Vassi massacrés sans défense,
Accusant leur trépas inutile à la France.
Excusez, Chancelier, des mouvemens confus,
Par ma faible raison vainement combattus.
Il est de ces instans où l'ame anéantie,
D'un sinistre avenir paraît être avertie ;
Et peut-être en effet ces secrètes terreurs,
Des désastres prochains sont les avant-coureurs.
On a vu, dans la nuit, dans les vapeurs d'un songe,

La vérité parfois se mêler au mensonge.

LE CHANCELIER.

Sur des signes trompeurs cessez d'être alarmé :
Aux regards des mortels l'avenir est fermé,
Sire ; et quand le ciel même, à qui tout est possible,
Nous daignerait ouvrir cet abîme invisible,
Parmi tant de mensonge et d'obscurité
Quel œil distinguerait l'auguste vérité ?
Vous ne prétendez pas imiter, je l'espère,
Ces rois qui, sur le trône, élèves du vulgaire,
Font régner tout l'amas des superstitions ;
Enfans qui du sommeil gardent les passions,
Et qui, sur les projets qu'un songe leur inspire,
Risquent à leur réveil le destin d'un empire.

LE ROI DE NAVARRE.

Je les blâme avec vous, et vous devez juger
Que des pressentimens ne pourront me changer.
Vous connaissez mon cœur ; il est sans défiance.

L'AMIRAL.

Moi, qui des courtisans ai quelque expérience,
Je crains que l'avenir ne ressemble au passé.
Par un assassinat la paix a commencé ;
Nos cruels ennemis ont un pouvoir suprême :
Je crains, je l'avoûrai, mais bien plus que vous même,
Non pas quelques instans, mais la nuit, mais le jour,
Mais durant mon sommeil, mais au sein de la cour.

LE ROI DE NAVARRE.

Que les lieux où jadis s'écoulait mon enfance,
Avec un tel séjour ont peu de ressemblance!
Et combien je rends grace aux généreux humains
Qui des mâles vertus m'ont ouvert les chemins !
Je ne ressemblais point aux enfans des monarques,
Corrompus, en naissant, par d'éclatantes marques,

Enivrés

Enivrés de respects, de titres séducteurs,
Livrés aux courtisans, condamnés aux flatteurs,
A l'art des souverains façonnés par des prêtres,
Et sans cesse bercés du nom de leurs ancêtres.
Au lieu de serviteurs à mes ordres soumis,
Je voyais près de moi des égaux, des amis:
Au travail, au courage, à la franchise altière,
On exerçait alors notre élite guerrière.
Là, bravant du midi les brûlantes ardeurs,
Ou des hivers glacés supportant les rigueurs,
Gravissant sur les monts, sur les rochers arides,
Nous formions notre enfance à des jeux intrépides.
De vous et de Condé suivant bientôt les pas,
Je remplaçai mon père au milieu des combats;
Et ce qui doit sur-tout, aux peuples de la France,
Sur mes destins futurs donner quelque espérance,
Durant plus de cinq ans défenseur de nos droits,
J'ai connu l'infortune, école des grands rois.
Enfin je suis entré dans une autre carrière:
A mes yeux tout-à-coup quelle image étrangère!
Des guerriers sans pudeur, de mollesse énervés,
Perdus par un vain luxe, avec art dépravés;
Des femmes gouvernant des princes trop faciles;
Aux passions d'un roi des courtisans dociles;
Que le seul intérêt fait agir et parler,
Sachant tout contrefaire et tout dissimuler.
En voyant leurs plaisirs et leur fausse alégresse,
Et leurs vices polis, voilés avec adresse,
J'ai regretté cent fois nos grossières vertus,
Nos monts et nos rochers de frimats revêtus,
Les pénibles travaux, le tumulte des armes,
Et mes premiers succès pour moi si pleins de charmes,
Et ces camps généreux où parmi des guerriers

Votre élève croissait à l'ombre des lauriers.

LE CHANCELIER.

On vient. C'est Médicis.

L'AMIRAL.

Et les Guises près d'elle.

SCÈNE III.

LE CHANCELIER DE L'HOPITAL, L'AMIRAL DE COLIGNI, LE ROI DE NAVARRE, LA REINE-MÈRE, LE CARDINAL DE LORRAINE, LE DUC DE GUISE, COURTISANS, PAGES, GARDES.

LA REINE-MÈRE.

J'AIME à voir, Coligni, vos soins et votre zèle.
Déja vous vous rendez auprès du roi mon fils?

L'AMIRAL.

J'attendais en ces lieux le moment d'être admis,
Madame.

LA REINE-MÈRE.

A l'instant même il pourra vous admettre.
Dès que vous l'entendrez, j'ose vous le promettre,
De ses intentions vous ne vous plaindrez pas.
Il veut par vos conseils gouverner ses états;
Il veut qu'en même tems votre vertu l'éclaire,
Chancelier, des Français vous l'ange tutélaire.
Et vous, à qui le ciel promet de grands destins,
Prince déja fameux parmi les souverains,
Mon cœur vous a choisi pour l'époux de ma fille;
Bourbon, noble héritier d'une auguste famille,
Connaissez votre frère, et songez à l'aimer;

Songez qu'il vous chérit, qu'il sait vous estimer.
De cent jeunes héros si la France s'honore,
Mon fils au-dessus d'eux sait vous placer encore.
Vos amis, dans sa cour appelés aujourd'hui,
Vont dans quelques momens s'assembler près de lui;
Il va les recevoir; et si plus d'une injure
Dans le fond de son cœur n'excite aucun murmure,
Si de leurs fautes même il ne se souvient plus,
Vous verrez qu'il n'a point oublié leurs vertus.
Suivez-moi. L'Hôpital, vous chérissez la France;
Venez voir son bonheur, c'est votre récompense.
Venez, ne tardons plus.

SCÈNE IV.

LE CARDINAL DE LORRAINE, LE DUC DE GUISE.

LE CARDINAL.

Les suis-tu chez le roi?

LE DUC.

Pour y voir ce héros qui l'emporte sur moi?
Celui qui m'a ravi la main de Marguerite,
Et tous ces protestans accueillis à sa suite?
Voilà bien des affronts! c'en est trop: mais enfin,
Rien ne s'oppose plus à notre grand dessein:
C'est le jour du carnage.

LE CARDINAL.

Il faut, avec prudence,
De l'intéret commun voiler notre vengeance.
Le roi, dit-on, le roi veut retarder les coups:
Ce n'est pas lui qui règne, et la France est à nous.
Avec nous Médicis elle-même conspire;

Tout s'emeut, tout s'unit pour nous jeter l'empire.
Ce sceptre chancelant va tomber en tes mains,
Et j'avais dès long-tems présagé tes destins.
J'ai vu mourir ton père au sein de la victoire;
Et sans le vieux rebelle, ennemi de sa gloire,
Il eût osé peut-être... Hélas! il ne vit plus.
Mais tu me rends son nom, ses projets, ses vertus.
Sois en tout comme lui : deviens plus populaire;
Fléchis pour gouverner : on t'admire, il faut plaire.
Tu fais trop répéter que tes nobles aïeux
Étaient maîtres ailleurs, mais sujets en ces lieux.

LE DUC.

Et qui peut maintenant vous causer tant d'alarmes?
Du plus bel avenir, ah! goûtez mieux les charmes.
Par-tout des courtisans qu'il ne faut qu'acheter,
Ne sachant que se vendre, et servir, et flatter,
Appuis, sans le savoir, de mes grandeurs futures,
Ou se comptant déja parmi mes créatures.
Je crains peu les Valois; je crains peu Médicis,
Je ne l'estime point : je plains le roi son fils.
Ces lieux n'invitent pas à parler sans mystère,
Mais si tout bas, du moins, on peut être sincère,
Vous ne l'ignorez pas, il est fait pour céder;
Elle pour obéir en croyant commmander.
Et quant au chancelier, n'est-il pas votre ouvrage?

LE CARDINAL.

Compter sur l'Hôpital serait lui faire outrage.

LE DUC.

Du moins ce cœur timide, autant que généreux,
Aime trop la vertu pour être dangereux.
Bourbon m'arrête seul : c'est un roi magnanime;
Il me hait, je le hais, mais il a mon estime :
Sa candeur noble et fière inspire le respect;

Je ne sais quel instinct m'agite à son aspect.
Ce n'est pas avec vous que je veux me contraindre:
Son aspect m'interdit; et, si je pouvais craindre,
Je l'avoûrai, mon cœur sentirait quelque effroi
De voir un tel obstacle entre le trône et moi.
Laissons-là ce public, cette foule inconstante,
Echo tumultueux des fables qu'elle invente:
Qu'elle ose m'applaudir ou m'ose déprimer,
Je ne descendrai point jusqu'à m'en faire aimer.
Il est de ces mortels qu'outrage l'indulgence,
Du signe des héros marqués dès leur enfance,
Par le choix de Dieu même au grand déterminés:
Il est d'autres mortels à ramper destinés,
Automates flottans entre des mains habiles,
Et dans l'obscurité traînant des jours stériles;
Dévoués en naissant à l'oubli du trépas,
Faits pour baiser la terre où sont marqués nos pas.
De tous leurs vains propos que me fait l'arrogance?
Le sort mit entre nous un intervalle immense.
D'une gloire sans borne il faut les insulter,
D'un regard complaisant quelquefois les flatter,
Mais les tenir toujours couchés dans la poussière:
A ceux que l'on méprise on doit rougir de plaire.
Votre neveu pourrait humilier son front,
Et de leur amitié rechercherait l'affront!
Mon père, mes aïeux m'ont préparé la voie.
Souffrez que devant vous tout mon cœur se déploie.
Excusez ma fierté; croyez que vos avis,
Reçus avec respect, ne seront pas suivis.
Vous ne me verrez pas aux faveurs plébéiennes
Vendre le nom de Guise et le sang des Lorraines:
Je ne veux point fléchir, je ne sais point tromper;
Et pour monter, enfin, je ne dois point ramper.

LE CARDINAL.

J'admire, en le blâmant, cet orgueil magnanime;
Je vois de nos aïeux l'ambition sublime:
Si tu régnais un jour, les Français plus heureux
Adoreraient les lois d'un maître digne d'eux.
Mais pour toi cependant je crains tes vertus même,
Je crains ta confiance et ta fierté que j'aime,
Tous ces dons généreux que tu devrais cacher.
On aperçoit le but où tu prétends marcher;
Sans l'avoir découvert j'aurais voulu l'atteindre;
Tu n'y parviendras pas si tu deviens à craindre.
Vois par des riens sacrés les Français gouvernés,
Sans but, sans intérêt, loin d'eux-même entraînés.
Guise, où vont s'arrêter tant d'esprits fanatiques?
C'est peu d'avoir proscrit le sang des hérétiques;
Quand nous aurons du trône écarté les Valois,
Ces Bourbons, ces Condés ne seront point nos rois.
Un protestant peut-il commander à la France?
Songeons à profiter de l'antique ignorance.
Je voudrais qu'en ce jour on nous eût accordé
Le sang du Navarrois et celui de Condé;
Médicis le refuse. Un allié! son gendre!
Des fils de saint Louis! Non, je n'ose y prétendre.
D'autres avec le tems, du moins c'est mon espoir,
Auront moins de scrupule, et nous plus de pouvoir.
Eux détruits, tout s'abaisse; et les Valois eux-même
Nous porteront bientôt à la grandeur suprême.
Cependant je dirai deux mots au chancelier:
Je fus son protecteur; il paraît l'oublier.
Il sert les protestans, nos amis l'appréhendent;
Chez moi dans ce moment nos amis nous attendent.
Charle est irrésolu; Guise, il faut se hâter:
Sur tout ce qu'il doit faire allons les consulter.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE ROI DE FRANCE, LA REINE-MÈRE.

LA REINE-MÈRE.

Mon fils, n'en doutez pas, ce meurtre est nécessaire.

LE ROI DE FRANCE.

Mais au sein de la paix !

LA REINE-MÈRE.

Là croyez-vous sincère ?

LE ROI DE FRANCE.

Tout un peuple !

LA REINE-MÈRE.

Sans doute. Il s'agit de régner.

LE ROI DE FRANCE.

Cet effroyable coup peut du moins s'éloigner.

LA REINE-MÈRE.

Frappons, cette nuit même.

LE ROI DE FRANCE.

Ah ! ma pitié l'emporte.

LA REINE-MÈRE.

Vous aviez consenti.

LE ROI DE FRANCE.

Je le sais ; mais n'importe.
Ce n'était point, Madame, à l'instant de frapper ;
Je m'essayais moi-même, et j'osais me tromper.
Je m'abusais, vous dis-je ; il n'est plus tems de feindre :
Je me croyais plus fort. Mais qu'avons-nous à craindre ?

Ne précipitons rien. Je veux que les esprits,
Egarés tant de fois, soient toujours plus aigris;
Que la paix soit encore ou vaine ou peu durable;
Que des chefs protestans l'ambition coupable,
De la France à mes yeux prétende disposer:
Mais n'avons-nous enfin rien à leur opposer?
Si dans le fond du cœur ils sont encor rebelles,
Ceux qui m'ont défendu, ceux qui me sont fidèles,
Mes amis....

LA REINE-MÈRE.

Il faut bien vous éclairer, mon fils:
Vous ignorez encor qu'un roi n'a point d'amis.
Je vous donne, il est vrai, des lumières fatales;
Mais de vingt nations parcourez les annales,
Vous trouverez par-tout d'infideles sujets,
Rampans et frémissans sous le joug des bienfaits,
Ardens à trafiquer de la honte et du crime,
Prêts à vendre l'état et leur roi légitime,
A changer de devoir, sitôt qu'un autre roi
Marchande imprudemment ce qu'on nomme leur foi.
L'intérêt fait lui seul les amis et les traîtres.
Prenez du moins, prenez leçon de vos ancêtres.
Sans remonter bien loin, le roi François Premier
Fut un généreux prince, un noble chevalier;
Il enrichit Bourbon et le combla de gloire.
Bourbon devait sans doute en garder la mémoire;
Mais ce chef renommé, funeste à l'empereur,
Et qui dans ses cités répandait la terreur,
Flétrissant tout-à-coup le nom de connétable,
Devint pour l'empereur un appui redoutable,
Et contre les Français guidant leurs ennemis,
Eut l'exécrable honneur de vaincre son pays.
Ils se ressemblent tous: connaissez leur faiblesse,

Et sachez les dompter à force de souplesse.
Tous ceux qui maintenant ont soin de vous venger,
Ceux-là même oseront un jour vous outrager.
Sur-tout, vous êtes jeune et sans expérience,
Craignez des protestans, traités, paix, alliance.
Ils ne vous aiment pas, vous devez y compter;
Ils respirent; le mal ne peut plus s'augmenter:
Vous régnez.

LE ROI DE FRANCE.

J'aurais dû, si le mal est extrême,
Commander mon armée et les punir moi-même.
Deux fois le duc d'Anjou, confondant leurs desseins,
Dans un sang criminel a pu tremper ses mains.
A tous les jeux obscurs d'une oisive mollesse
Vous avez cependant condamné ma jeunesse;
Vous n'aimez que mon frère, et je passe mes jours
A l'entendre louer, à l'admirer toujours.
Je règne, et c'est lui seul que tout mon peuple adore:
Dans les dangers publics c'est lui seul qu'on implore:
Il ne me reste plus qu'à recevoir ses lois.
Français comme mon frère, et du sang des Valois,
A leur gloire immortelle il me fallait atteindre.
Mais l'avez-vous permis?

LA REINE-MÈRE.

Et vous osez vous plaindre!
J'aurais pu pardonner des sentimens jaloux
Au jeune infortuné qui régnait avant vous.
Hélas! ce prince aveugle, à lui-même contraire,
Repoussait les conseils et le cœur de sa mère.
Vous ne me voyez pas vous confondre avec lui:
Que dans les champs guerriers d'Anjou soit votre appui,
Un tel honneur convient à la seconde place.
Je sais que votre cœur, plein d'une noble audace,

A pour les grands exploits un penchant glorieux ;
Je sais que bien souvent on a vu vos aïeux,
Entourés au combat de sang et de poussière,
Dans leur propre péril jeter la France entière.
Pour moi je les condamne, et le chef de l'état
Ne doit pas affecter les vertus d'un soldat.
Il est d'autres honneurs, il est une autre gloire,
Et l'art de gouverner vaut mieux qu'une victoire.
Nièce du grand Léon, fille des Médicis,
Dans ce chemin glissant je puis guider mon fils :
L'esprit qui les forma fut aussi mon partage ;
Et j'ai su, les Français m'en rendront témoignage,
Punir ou caresser, suivant nos intérêts,
L'orgueil séditieux de vos premiers sujets,
Feindre de voir en eux tout l'appui de la France,
Des honneurs les plus grands enfler leur espérance,
Renverser tout-à-coup cette gloire d'un jour,
Les flatter, les gagner, les tromper tour-à-tour,
Et contre eux tous enfin m'armant de leur faiblesse,
Régner par la discorde et diviser sans cesse.
Quand, durant votre enfance, on vit les protestans
S'unir contre la cour aux princes mécontens,
De Guise et de son frère élevant la puissance,
Je voulus arrêter le mal en sa naissance.
Mais enfin devenus trop grands par mes bienfaits,
Ils régnaient dans ce louvre, et je conclus la paix.
Je me fis des amis dans le parti contraire.
L'ambitieux Condé, s'éloignant de son frère,
Bon sujet un moment, mais afin d'être roi,
Crut m'acheter lui-même, et se vendit à moi.
Avec Montmorenci je vis enfin s'éteindre
Le nom des Triumvirs qui n'était plus à craindre.
Ce vieux soldat, toujours contre moi déclaré,

Rejoignit dans la tombe et Guise et Saint-André.
Il existait encor des ligues insolentes ;
Contraints de recourir à des trèves sanglantes,
Nous avons trop connu les différens partis :
Long-tems de leur pouvoir ils nous ont avertis,
Mon fils ; et si bientôt vous n'agissez, peut-être
Ce Coligni bientôt deviendra notre maître.

LE ROI DE FRANCE.

Qui ? lui !

LA REINE-MÈRE.

J'ai dit le mot : c'est à vous de penser
Si vous avez encor le tems de balancer.
Devant vous, à l'instant, ne viens-je pas d'entendre
Ses discours, ses conseils, ce qu'il ose prétendre?
Et n'avez-vous pas vu que son esprit jaloux
Veut m'écarter moi-même, et dominer sur vous?
Le nom de la patrie est toujours dans sa bouche ;
Mais de ses vains discours l'austérité farouche,
Trompant quelques esprits, ne peut m'en imposer:
Ses avis sont d'un maître ; et j'ai dû supposer,
D'après tous ces combats où sans cesse il aspire,
Qu'il veut accoutumer le peuple à son empire.

LE ROI DE FRANCE.

Je l'ai souvent pensé ; je le sens, je le crois :
Pourtant....

SCÈNE II.

LE ROI DE FRANCE, LA REINE-MÈRE, LE CARDINAL DE LORRAINE.

LA REINE-MÈRE.

Venez, monsieur, venez vous joindre à moi.
Vous savez que le jour où la paix fut conclue,

La mort des protestans fut aussi résolue ;
Et ce coup, nécessaire au bonheur de l'état,
Punissant des mutins l'éternel attentat,
Des rives de la Seine aux bords de la Durance,
Devait ensanglanter les cités de la France.
Notre espoir est trahi, nos vœux sont superflus :
Mon fils craint de régner ; il veut, et n'ose plus.
Ramenez, s'il se peut, sa jeunesse imprudente.

LE CARDINAL.

Quoi, sire ! est-il bien vrai ? quoi ! votre ame flottante
Refuse d'obéir aux vœux de l'Éternel !

LE ROI DE FRANCE.

Si telle est en effet la volonté du ciel,
Celui de qui je tiens mon rang et ma puissance
Me trouvera toujours prêt à l'obéissance.
Cependant je ne puis concevoir aisément
Comment le roi des rois, le Dieu juste et clément,
Devenant tout-à-coup sanguinaire et perfide,
Peut ainsi commander la fraude et l'homicide ;
Comment il peut vouloir qu'à l'ombre de la paix
Un roi verse à longs flots le sang de ses sujets.
Pontife du Très-Haut, c'est à vous de m'instruire.

LE CARDINAL.

Écoutez donc son ordre, et laissez-vous conduire.

LE ROI DE FRANCE.

J'attends avec respect cet ordre redouté.

LE CARDINAL.

Le Dieu que nous servons est un Dieu de bonté ;
Mais ce Dieu de bonté, de paix et d'indulgence,
Commande quelquefois la guerre et la vengeance ;
Mais au mont Sinaï, l'avez-vous oublié ?
Étouffant les clameurs d'une indigne pitié,
Les enfans de Lévi, ministres sanguinaires,

Pour plaire au Dieu jaloux ont immolé leurs frères ;
Et la faveur du ciel, appaisé désormais,
Sur les fils de leurs fils descendit à jamais.
S'il a tonné, ce Dieu, par la voix de Moïse,
Il emprunte aujourd'hui la voix de son église.
Pensez-vous qu'un monarque ait droit d'examiner
Ce que veut l'Eternel, ce qu'il peut ordonner ?
Mais vous, roi très-chrétien, vous de qui la jeunesse
Semble avoir obtenu le don de la sagesse,
Vous, de tant de saints rois noble postérité,
De leur zèle héroïque avez-vous hérité ?
Fils aîné de l'église, en vous l'église espère ;
Éveillez-vous, frappez, et vengez votre mère :
Frappez ; n'attendez pas que son sein déchiré
Accuse votre nom vainement imploré :
Craignez, jeune imprudent, de recevoir des maîtres ;
Tremblez que, vous ôtant le rang de vos ancêtres,
Dieu ne vous fasse encor répondre de nos pleurs,
Et des maux de l'église, et de tous vos malheurs.

LE ROI DE FRANCE.

Arrêtez : loin de moi cet avenir horrible !
Arrêtez : de mon Dieu j'entends la voix terrible ;
Il m'échauffe, il me presse, il accable mes sens.
Eh bien, j'obéirai ; c'en est fait, j'y consens ;
Je répandrai le sang de ce peuple perfide.
Après tout, ce n'est pas le sang qui m'intimide ;
Je voudrais me venger : mais, ce grand coup porté,
Ma couronne et mes jours sont-ils en sureté ?

LA REINE-MÈRE.

Ils y seront alors.

LE ROI DE FRANCE.

Vous avez ma promesse ;
Mais, je dois l'avouer, soit prudence ou faiblesse,

J'aurais voulu choisir un parti moins affreux.
De mes prédécesseurs les ordres rigoureux
Ont souvent, je le sais, sous des peines mortelles,
Interdit aux Français ces croyances nouvelles.
Je comptais rétablir les antiques édits;
Je voulais au conseil en proposer l'avis.

LE CARDINAL.

Il faut les rétablir, mais après la vengeance.
Des esprits toutefois gagnons la confiance;
Proposez votre avis. Vous allez effrayer
La moitié du conseil, sur-tout le chancelier;
Mais tout dissimuler serait une imprudence:
On peut se méfier d'un excès de clémence.
Proposez votre avis. Un si vaste projet
Veut de l'art, veut des soins, veut un profond secret.
Tout va bien jusqu'ici : votre épouse l'ignore;
La cour en ce moment ne le sait pas encore;
Nos guerriers l'apprendront une heure avant la nuit.
Mais, sire, eux exceptés, qu'aucun ne soit instruit;
Que l'amiral trompé....

LE ROI DE FRANCE.

Je le jure, et sans peine.
Je pourrai le tromper; je le sens à ma haine.
Il doit, vous le savez, me parler en ces lieux.

LA REINE-MÈRE.

Oui, de projets, dit-il, importans, glorieux.
Quels que soient ces projets, il faut vous y soumettre:
Ne voulant rien tenir, vous devez tout promettre.
Enivrez-le d'espoir; qu'il ne puisse un instant
Ou voir, ou deviner le piége qui l'attend.
Il vient. Retirons-nous.

SCÈNE III.

LE ROI DE FRANCE, L'AMIRAL DE COLIGNI.

LE ROI DE FRANCE.

Assez long-tems peut-être
Vous avez, Coligni, méconnu votre maître.
Vous recouvrez enfin dans ce jour de pardon
Le crédit, les honneurs dus à votre maison;
D'un frère fugitif je vous rends l'héritage,
Et toujours mes bienfaits seront votre partage.
Approchez-vous, mon père.

L'AMIRAL.

O mon maître! ô mon roi!

LE ROI DE FRANCE.

D'écouter vos conseils je me fais une loi;
Parlez: je les attends avec impatience;
J'ai sur vous désormais placé ma confiance.

L'AMIRAL.

Je veux la mériter. Sire, il faut des combats.
Ne portons point la guerre au sein de vos états;
Effaçons bien plutôt ces jours de nos misères:
Philippe et ses sujets sont nos vrais adversaires.
De l'univers entier Philippe détesté
Vit heureux et paisible, et presque respecté.
Je ne chercherai point à vous compter ses crimes:
Jusques dans sa famille il a pris des victimes.
Carlos, avant le tems au tombeau descendu,
Jette un cri douloureux qui n'est pas entendu.
Le sang de votre sœur demande aussi vengeance.
Maintenant savez-vous quelle est son espérance?

Déja dans sa pensée il combat les Français ;
Sur nos divisions il bâtit ses succès :
Le cruel dissimule ; il observe, il épie
S'il pourra dans nos champs porter le glaive impie ;
Si les jours sont venus où de perfides mains
Oseront jusqu'à vous lui livrer les chemins.
Quelques momens encor.... Et nous pourrions l'attendre !
A guider vos soldats si j'ose encor prétendre,
Oui, j'y prétends sur-tout afin de le punir ;
Dans ses affreux desseins je cours le prévenir.
Mais il faut travailler au bien de la patrie :
Sire, n'employez pas, c'est moi qui vous en prie,
Retz, et Guise, et Tavanne, et tous ces courtisans
Des malheurs de la France odieux artisans.
Recherchez un guerrier... faut-il que je le nomme ?
Qui porte dans ses yeux le vœu d'être un grand homme ;
Ce prince magnanime à vos destins lié,
Bourbon, ce jeune roi, ce roi votre allié,
Qu'on ne pourra bientôt comparer qu'à lui-même,
Ce neveu de Condé que j'admire et que j'aime,
Son élève et le mien, déja plus grand que nous,
Digne enfin du beau nœud qui l'unit avec vous.
Confiez-nous le soin de garder la frontière,
Et le soin de l'attaque, et la fortune entière.
Aux marais de Bruxelle envoyez des soldats ;
Bourbon sera leur chef ; et d'autres sur mes pas,
S'avançant aussitôt le long des Pyrénées,
Prendront du Biscayen les villes consternées.
Là, jusques à l'hiver je bornerai mes coups ;
Je veux m'y retrancher, et, si l'on vient à nous,
Ensevelir aux champs d'une autre Cérisoles,
Ces restes si vantés des bandes espagnoles ;
Puis, au sein de Madrid cherchant un furieux,

Venger

Venger de votre aïeul les fers injurieux,
Le trépas de Carlos, Isabelle immolée,
Et par un oppresseur l'Espagne dépeuplée.

LE ROI DE FRANCE.

Cette guerre est utile, et je n'en puis douter;
Mais avant d'entreprendre il faut se consulter.
Les armes des Français pourront-elles suffire
A combattre l'Espagne et le chef de l'Empire?
Ou bien de mes états ce dangereux voisin
Va-t-il contre Philippe épouser mon destin?
Pensez-vous qu'il oublie en faveur de la France
Et leurs communs aïeux, et leur double alliance?

L'AMIRAL.

Philippe, croyez-moi, loin d'avoir son appui,
Malgré tant de liens, est étranger pour lui.
On sait depuis long-tems leur mésintelligence;
Et nous devons sans doute en fixer la naissance
Au tems où Charles-Quint, lassé de sa grandeur,
Nommant son fils monarque, et son frère empereur,
Aux mains de ses neveux fit tomber en partage
La plus noble moitié de son vaste héritage.
Plaignez, plaignez Philippe. Il n'a que des soldats;
L'amour de ses sujets ne le défendra pas;
Le Vatican sera son unique refuge.
Voulez-vous prendre aussi le Vatican pour juge?
Ah! si Rome oubliait qu'un roi.... de votre nom,
Réduisit Alexandre à demander pardon,
Quand le Tibre et le Pô, fiers de notre vaillance,
Coulaient avec orgueil sous les lois de la France,
Il ne vous faudrait pas, imitant vos aïeux,
Perdre chez les Toscans des jours victorieux;
Et ces tems ne sont plus où l'Europe avilie
Craignait les vains décrets du prêtre d'Italie.

LE ROI DE FRANCE.

Tant de sagesse est rare en des projets si grands.
Vous avez tout prévu ; c'est assez, je me rends.
Courez venger l'état, l'honneur de mes ancêtres,
Et le sang de Carlos, et le sang de vos maîtres.
Montrez aux Castillans un nouveau du Guesclin ;
Éteignez leur splendeur déja sur son déclin ;
Aux drapeaux des Français enchaînant la victoire,
De vos heureux desseins éternisez la gloire.
Par l'époux de ma sœur ils seront secondés :
C'est votre digne élève, et vous m'en répondez.

L'AMIRAL.

Sire, votre indulgence encourage mon zèle :
Oui, combattons l'Espagne, et réglons-nous sur elle.
Dans ses hardis projets il faut lui ressembler ;
Pour l'effacer un jour, il la faut égaler.
Sachons, il en est tems, tout oser, tout connaître ;
Et qu'à la voix d'un roi, vraiment digne de l'être,
Le commerce et les arts trop long-tems négligés,
Par mes concitoyens ne soient plus outragés.
De ces fiers Castillans surpassons les conquêtes ;
Les chemins sont frayés et les palmes sont prêtes.
Ce vaste continent qu'environnent les mers
Va tout-à-coup changer l'Europe et l'univers.
Il s'élève pour nous aux champs de l'Amérique
De nouveaux intérêts, une autre politique ;
Je vois de tous les ports s'élancer des vaisseaux :
Tout s'émeut, tout s'apprête à conquérir les eaux.
L'océan réglera le destin de la terre ;
Le paisible commerce enfantera la guerre ;
Mais, ramenant les rois à leurs vrais intérêts,
Le besoin de commerce enfantera la paix ;
Et cent peuples rivaux de gloire et d'industrie,

Unis et rapprochés, n'auront qu'une patrie.
Le plaisir, instruisant par la voix des beaux arts,
Embellira la vie au sein de nos remparts.
Ah! de cet heureux jour qui ne luit pas encore,
Du Tibre à la Tamise on entrevoit l'aurore.
L'art de multiplier, d'éterniser l'esprit,
D'offrir à tous les yeux tout ce qui fut écrit,
Renouvelle le monde, et dans l'Europe entière
Déja de tous côtés disperse la lumière.
L'audace enfin succède à la timidité,
Le désir de connaître à la crédulité;
Ce qui fut décidé maintenant s'examine,
Et vers nous pas à pas la raison s'achemine.
La voix des préjugés se fait moins écouter;
L'esprit humain s'éclaire, il commence à douter:
C'est aux siècles futurs de consommer l'ouvrage.
Quelque jour nos Français, si grands par le courage,
Exempts du fanatisme et des dissensions,
Pourront servir en tout d'exemple aux nations.

LE ROI DE FRANCE.

Oui, c'est le noble empire où nous devons prétendre.
La gloire vient du ciel; qu'il daigne vous entendre!
Qu'il hâte les honneurs aux Français destinés!
Nous, préparons ces jours brillans et fortunés.
Le bien de mes sujets m'occupera sans cesse;
Puissé-je par mes soins obtenir leur tendresse!

L'AMIRAL.

O mon roi! je réponds de la France et de vous,
Si vous sentez le prix d'un hommage aussi doux.
Excusez ma franchise à la cour étrangère:
Vous n'en redoutez point le langage sévère;
Eh bien, souffrez encore un avis généreux:

De tous ceux que m'inspire en ce moment heureux
A vous, à votre état mon dévoûment sincère,
Ce sera le dernier, mais le plus nécessaire.
Sire, on vous a trompé. Vos édits inconstans,
Scellés presque toujours du sang des protestans,
Ont annoncé chez vous un cœur faible et mobile,
Dont pourrait abuser quelque imposteur habile.
Évitez les malheurs des rois trop complaisans;
Ne laissez point sans cesse, au gré des courtisans,
Errer de main en main l'autorité suprême:
Ne croyez que votre ame, et régnez par vous-même;
Et si de vos sujets vous désirez l'amour,
Soyez roi de la France, et non de votre cour.
Elle opprime le peuple. Ah! d'un œil équitable
Voyez toujours en lui votre appui véritable;
Songez qu'autour de vous des millions d'humains,
D'un mot de votre bouche attendent leurs destins;
Songez que pour vous seul tout ce peuple respire:
Il fait par ses travaux l'éclat de votre empire,
Il cultive nos champs, il défend nos remparts;
Mais un voile ennemi vous cache à ses regards;
Mais, tandis qu'il se plaint, son monarque sommeille,
Et ses cris rarement vont jusqu'à votre oreille.
Rappelez-vous, mon maître, ayez devant les yeux
L'exemple révéré de vos plus grands aïeux.
L'un, sujet malheureux, eut un règne prospère;
Il chérissait le peuple, et fut nommé son père:
L'autre, plus grand encor, dans la seule équité
D'un monarque Français mettant la majesté,
Indulgent pour ce peuple, à ses besoins propice,
Au pied d'un chêne assis, lui rendait la justice.
De ce royal esprit laissez-vous animer;
Pour obtenir l'amour, leur secret fut d'aimer.

LE ROI DE FRANCE.

Leur vertu m'est présente, et l'état me contemple.
Comme eux je veux un jour laisser un grand exemple ;
Je saurai mettre un terme à nos calamités.
Vos desseins, Coligni, seront tous adoptés :
Allez ; à vos amis portez-en la nouvelle.
Gardez cette franchise et ce vertueux zèle :
Régner par vos avis est mon vœu le plus doux.

L'AMIRAL.

Le mien, sire, est de vivre et de mourir pour vous.

SCÈNE IV.

LE ROI DE FRANCE, LA REINE-MÈRE.

LA REINE-MÈRE.

Vous avez entendu les projets du rebelle?

LE ROI DE FRANCE.

Vous les applaudiriez dans un sujet fidèle.

LA REINE-MÈRE.

Et qui pourrait compter sur la foi des pervers?

LE ROI DE FRANCE.

De l'état déchiré finir les longs revers,
Me servir, me défendre, est sa seule espérance.

LA REINE-MÈRE.

Ou son prétexte au moins.

LE ROI DE FRANCE.

Il semble aimer la France ;
Il a ce ton brûlant, ce ton de vérité,
Qui par les imposteurs n'est jamais imité.
Et cependant j'éprouve un pouvoir invincible,
Qui rend à ses discours mon cœur inaccessible ;
Je sens que près de lui ce cœur intimidé

Est convaincu souvent, mais non persuadé.
L'habitude fait tout : je le hais dès l'enfance ;
Son zèle m'est suspect, il me pèse, il m'offense :
Soit que la vérité, pour éclairer les rois,
D'un ami qui leur plaît doive emprunter la voix ;
Soit que de vos conseils l'autorité m'entraîne ;
Soit plutôt que du ciel la bonté souveraine,
Au moment du péril me daignant avertir,
D'un perfide ennemi cherche à me garantir.

LA REINE-MÈRE.

Oui, c'est le ciel qui parle ; et tant de bienveillance
Mérite bien, mon fils, votre reconnaissance ;
Mais celle que de vous il exige aujourd'hui,
C'est d'agir pour vous-même, en agissant pour lui.
Coligni veut sur nous élever sa fortune ;
Il craint tous vos amis ; votre cour l'importune.

LE ROI DE FRANCE.

Oui, vous m'ouvrez les yeux ; il déteste ma cour.

LA REINE-MÈRE.

Odieux à la France, il la hait à son tour.

LE ROI DE FRANCE.

C'est le peuple qu'il aime.

LA REINE-MÈRE.

Il le flatte, sans doute.

Il veut gouverner seul ; et s'il faut qu'on l'écoute,
De vos aïeux bientôt nous quitterons la foi,
En attendant le jour où nous l'aurons pour roi.
Encore un coup, mon fils, c'est là qu'il veut atteindre.
Ah ! d'un chef de parti sachez qu'il faut tout craindre :
Une fois soupçonné, rien ne peut l'excuser ;
Et son propre salut l'engage à tout oser.
Il subjugue aisément un crédule vulgaire.
Le peuple aux factions ne fut jamais contraire ;

Et, par un grand éclat se laissant entraîner,
Il est bientôt soumis dès qu'on peut l'étonner:
Nos troubles éternels nous en donnent la preuve.
Demain vous en ferez une plus douce épreuve:
Du coup qu'on va frapper au milieu de la nuit,
Vos regards, dès demain, recueilleront le fruit;
Et vous verrez ce peuple inquiet, indocile,
Se réveiller soumis, respectueux, tranquille,
Rentrer, par la frayeur, sous les lois du devoir,
Et d'un roi qui se venge adorer le pouvoir.
Venez dans le conseil, par une adresse heureuse,
Dissiper des soupçons l'atteinte dangereuse.
Songez bien que des cœurs il faut les éloigner:
Tromper habilement fait tout l'art de régner.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE CARDINAL DE LORRAINE, LE CHANCELIER DE L'HOPITAL.

LE CARDINAL.

Le conseil en ce lieu va bientôt s'assembler ;
Au nom du bien public je voudrais vous parler.
Promettez-moi sur-tout d'excuser ma franchise.

LE CHANCELIER.

Près d'un sujet, monsieur, elle est du moins permise.

LE CARDINAL.

J'aime votre vertu, mais vous devez savoir
Qu'il faut de ses soutiens respecter le pouvoir ;
Qu'il faut plaire au monarque, et que votre naissance
Semblait d'un si haut rang vous ôter l'espérance.

LE CHANCELIER.

D'un semblable discours j'ai lieu d'être surpris ;
Mais si le bien public vous dicte ces avis,
Vous n'entendrez de moi ni reproche, ni plainte ;
Je veux même y répondre, et m'expliquer sans feinte.
Quels ministres placés auprès d'un potentat,
L'aideront à porter le fardeau de l'état ;
Des sujets vertueux, éclairés, équitables ;
Ou ces grands au monarque, au peuple redoutables,
D'une auguste famille enfans dégénérés,
Flétrissant les aïeux qui les ont illustrés ?
Le sort m'a refusé, je ne veux point le taire,
D'un long amas d'aïeux l'éclat héréditaire,

Et l'on ne me voit point, de leur nom revêtu,
Par huit siècles d'honneurs dispensé de vertu ;
Mais je sais mépriser ces vains droits de noblesse,
Que la force autrefois conquit sur la faiblesse.
Ah! Suger, Olivier, de qui les noms vantés
Seront de siècle en siècle à jamais répétés,
Aux postes les plus hauts s'ils ont osé prétendre,
Fut-ce par leur naissance? et dois-je vous apprendre
Que s'élevant d'eux-même à ce rang glorieux,
Ils comptaient des vertus, et non pas des aïeux?
Je ne me place point parmi ces grands modèles ;
Mais si le roi, monsieur, a des sujets fidèles,
Parmi les plus zélés, j'ose au moins le penser ;
Et la France et vous-même avez dû me placer.

LE CARDINAL.

Il est vrai, je l'ai dit, je le redis encore,
Votre vertu m'est chère, et la France l'honore :
On pourrait toutefois.... pardonnez cet aveu,
Vos ennemis pourraient la soupçonner un peu,
Malgré tant de mérite et tant d'expérience,
Lorsque vous nous montrez si peu de prévoyance.
Depuis qu'en un tournois l'ardent Montgommeri
Causa, sans le vouloir, le trépas de Henri,
Nous voyons le torrent des guerres intestines
Semer les champs français de meurtre et de ruines ;
La paix a de nos maux trois fois rompu le cours,
Et toujours étouffés, ils renaissent toujours.
Il faut détruire enfin ces germes homicides ;
Mais vous ne donnez, vous, que des conseils timides :
Complaire tour-à-tour aux partis opposés,
Voilà, dans tous les tems, ce que vous proposez.
Unissons, dites-vous, protestant, catholique
Et vous ne songez pas que votre politique

Fomente autour de nous des troubles éternels,
Qu'elle offense l'état, qu'elle insulte aux autels!
Ce projet trouverait un obstacle invincible:
On n'exécute rien, quand on veut l'impossible.
Je ne demande point la guerre et les combats,
Ils n'ont que trop duré; mais dans tous les états
Il faut, et c'est à vous, monsieur, que j'en appelle,
Une religion constante, universelle,
Solide, et craignant peu le vain emportement
Du peuple, qui toujours se plut au changement.
Choisissons désormais. Ces deux cultes contraires
Enfanteraient encor des malheurs nécessaires;
Un seul doit réunir nos peuples et nos rois,
Et tous les protestans sont ennemis des lois.

LE CHANCELIER.

Ministre des autels, quelle est votre espérance?
Eh quoi! prétendez-vous renouveler en France
Ces sanglans tribunaux à Madrid révérés?
N'enchaînez point les cœurs par des liens sacrés.
Dans le moindre mortel si vous voyez un frère,
A ses yeux égarés présentez la lumière;
Mais ne vous placez pas entre le ciel et lui:
Ce ciel n'a pas besoin de votre faible appui.
La vertu des humains n'est point dans leur croyance:
Elle est dans la justice et dans la bienfaisance.
De quel droit des mortels, parlant au nom des cieux,
Nous imposeraient-ils un joug religieux?
Comment déterminer la borne des pensées?
N'allez pas recourir à des lois insensées
Qu'une ignorante haine a pu seule établir:
Loin de les réclamer, on doit les abolir.

LE CARDINAL.

Ce n'est pas là du moins ce que le roi veut faire;

Je ne reconnais point les leçons de sa mère :
Tous deux sont fatigués de nos dissensions,
Et je crois être sûr de leurs intentions.
Un roi peut ce qu'il veut.

LE CHANCELIER.

Quelle horrible maxime!
Ainsi les souverains sont traînés dans l'abîme!
Si le roi vous croyait.... Juste ciel! j'en frémis.
Quoi! de leur liberté lâchement ennemis,
Je verrai les Français, martyrs du fanatisme,
Sur leur trône, à l'envi, placer le despotisme!
Non, non, des souverains connaissez mieux les droits:
Nous sommes leurs sujets, ils sont sujets des lois.
Il est, il est, monsieur, de ces princes sinistres,
Destructeurs d'un pouvoir dont ils sont les ministres;
Mais lorsque, tout-à-coup dissipant leurs flatteurs,
Faisant évanouir les songes corrupteurs,
Le jour est arrivé, le jour de la vengeance,
Qui sous la main de Dieu va mettre leur puissance,
Un éternel affront les attend au cercueil;
L'horible solitude accompagne le deuil;
Et souvent en secret, sous de lugubres marques,
Les peuples ont béni le trépas des monarques.
Ne cachez point au roi, que parmi ses aïeux
Il est des noms sacrés, et des noms odieux.
Louis neuf à jamais laisse un modèle auguste;
Il fut brave et pieux, et sur-tout il fut juste:
Son sceptre ne fut pas trop faible ou trop pesant;
Et s'il eut des erreurs, quel homme en est exempt!
Si l'excès d'un vain zèle a séduit son courage,
A ce grand roi, du moins, rendons un digne hommage;
Ses fautes sont du tems, ses vertus sont de lui:
La voix du monde entier le révère aujourd'hui.

Le fils de Charles sept n'aima que les supplices ;
Il redoutait son peuple, et jusqu'à ses complices ;
Fils et sujet rebelle, et roi dénaturé,
De gardes, de flatteurs, de bourreaux entouré,
Sa sombre tyrannie entassait les victimes,
Et des prisons d'état il peuplait les abîmes :
Il fut craint ; mais l'histoire a dans tout l'avenir
De haine et de mépris chargé son souvenir.
Quel exemple aux mortels qui portent la couronne !
Laissons faire le tems ; à la grandeur du trône
On verra succéder la grandeur de l'état :
Le peuple tout-à-coup reprenant son éclat,
Et des longs préjugés terrassant l'imposture,
Réclamera les droits fondés par la nature ;
Son bonheur renaîtra du sein de ses malheurs :
Ces murs baignés sans cesse et de sang et de pleurs,
Ces tombeaux des vivans, ces bastilles affreuses
S'écrouleront alors sous des mains généreuses :
Au prince, aux citoyens imposant leur devoir,
Et fixant à jamais les bornes du pouvoir,
On verra nos neveux, plus fiers que leurs ancêtres,
Reconnaissant des chefs, mais n'ayant point de maîtres,
Heureux sous un monarque ami de l'équité,
Restaurateur des lois et de la liberté.

LE CARDINAL.

Oui, ce discours, sans doute, est un élan sublime ;
On reconnaît toujours l'esprit qui vous anime,
Cet orgueil de sagesse, et ce langage outré
D'un fougueux magistrat par le zèle égaré,
Qui résistant au fils, et jugeant les ancêtres,
Ose usurper le droit de condamner ses maîtres.
Finissons. Mais je veux ne vous déguiser rien :
Le crédit qui vous reste est peut-être le mien.

Enfin vous me devez votre fortune entière ;
Et lorsque Médicis, exauçant ma prière,
Remit, sous le feu roi, les sceaux entre vos mains,
Je suis, disais-je alors, garant de ses desseins ;
Du seul bien de l'état son ame est occupée :
Elle m'a cru, monsieur.

LE CHANCELIER.

Et l'avez-vous trompée ?
C'est en effet l'état que j'ai dû soutenir.
Mais le passé n'a point quitté mon souvenir :
Sans vous, sans votre appui, peut-être ma fortune,
Je veux bien l'avouer, eût été plus commune.
Si le rang que j'occupe est un de vos bienfaits,
Si je vous dois beaucoup, je dois plus aux Français.
Il fallait enchaîner les discordes civiles,
Fixer des droits rivaux les bornes difficiles,
Et, quand tous les partis ont méconnu les lois,
Faire entendre par-tout leur inflexible voix.
Pour appui dès long-tems n'ayant que mon courage,
Par-tout, jusqu'à ce jour, j'ai fait tête à l'orage ;
J'ai tâché d'accomplir ou de montrer le bien,
D'être sujet, monsieur, mais d'être citoyen,
De bien servir mon prince, et non pas de lui plaire.

LE CARDINAL.

Le roi vient. (*à part.*) Je crains peu cette vertu sévère.

SCÈNE II.

LE ROI DE FRANCE, LA REINE-MÈRE, LE CHANCELIER DE L'HOPITAL, LE CARDINAL DE LORRAINE, LE DUC DE GUISE, AUTRES MEMBRES DU CONSEIL.

LE ROI DE FRANCE.

Prenez place, messieurs. Parlez, éclairez-moi;
Écouter ses sujets est le devoir d'un roi :
Aidez de vos conseils un prince qui vous aime;
Songez à mon empire, et non pas à moi-même.
Dix ans déja passés, un édit important
Permit dans mes états le culte protestant.
Je veux qu'un tel édit fût alors nécessaire;
Mais il n'a pu donner qu'un calme imaginaire :
Vous le savez, madame; et de nos deux traités
Nous avons recueilli des fruits ensanglantés.
Un troisième est conclu : qu'il nous soit moins funeste!
On se repent; je veux oublier tout le reste.
Au destin de ma sœur Bourbon vient d'être uni:
De gloire et de bienfaits j'ai comblé Coligni;
Je vois l'homme d'état, et non plus le rebelle;
Je lui rends une estime, une amitié nouvelle :
Condé me sera cher; et tous mes vrais amis
Ne se compteront plus parmi leurs ennemis.
Ne vous alarmez point : mes bontés, je l'espère,
Vont les rendre aujourd'hui plus soigneux de me plaire.
Mais du moins il est tems de cimenter la paix:
Il est tems qu'un édit prescrive à mes sujets
De rentrer dans le sein de l'église éternelle.

A cette auguste loi s'il est quelque infidèle,
Par son juste trépas c'est à moi de venger
Rome, et ce Dieu puissant que l'on ose outrager.

LA REINE-MÈRE.

Rendez, rendez, mon fils, au trône, à la patrie,
A la religion sa majesté chérie.
Nos malheurs sont finis; ils semblent désormais
Se perdre dans l'éclat d'une éternelle paix.
Mais trop souvent, au gré des ligues mutinées,
Un seul jour a détruit l'œuvre de vingt années.
La mort frappe les rois; un lâche successeur
Ou peu digne, ou jaloux de son prédécesseur,
De ses projets bientôt laisse tomber la gloire,
Et veut dans le cercueil éteindre sa mémoire.
Par-delà le tombeau régnez sur les Français;
Sur les siècles futurs étendez vos bienfaits;
Dans un repos certain que la France respire;
Que rien n'agite plus le culte ni l'empire.
Vous imposez un frein à la rebellion,
Le frein de la clémence; et, soit ambition,
Soit pouvoir des bienfaits, soit crainte aussi peut-être,
Les grands adopteront le culte de leur maître;
Et nous verrons sans doute, après leur changement,
Les restes du parti détruits en un moment.
D'un œil imitateur le peuple les contemple;
De son premier modèle il suit toujours l'exemple:
Pour eux, non pour Calvin, son choix s'est déclaré;
Il ne méprise point ceux qui l'ont égaré;
Mais frappé d'un retour injuste ou légitime,
Il revient sur ses pas avec ceux qu'il estime.
Le tems calmera tout. Ne croyez pas pourtant
Être approuvé d'abord de ce peuple inconstant:
Non, jusques aux bienfaits tout lui paraît à craindre;

Il ne voit que des maux, et veut toujours se plaindre.
Ses cris vous parviendront; c'est à vous d'achever:
Sachez le mépriser, mon fils, et le sauver.

LE CARDINAL.

Sire, du cœur des rois c'est le ciel qui dispose;
C'est lui qui vous inspire, et vous vengez sa cause:
Il bénira vos jours. Tel est mon sentiment.

LE DUC.

Si l'on peut en effet s'expliquer librement,
Sire, après nos malheurs renouvelés sans cesse,
J'oserai demander pourquoi tant de faiblesse,
Pourquoi tous ces traités que je ne conçois pas.
Un poison dangereux infecte vos états;
L'amour de la discorde et des choses nouvelles
Enhardit contre vous un amas de rebelles.
Ah! si l'on eût daigné leur imposer des lois,
Votre frère à mes yeux les a vaincus deux fois.
Sire, je lui connais des rivaux en courage;
Mais vous ne voulez pas consommer votre ouvrage.
Peut-être aurez-vous lieu de vous en repentir:
Il faudrait les dompter, et non les convertir.

LE CARDINAL.

Il faut des saintes lois implorer la puissance,
Punir, épouvanter la désobéissance,
Et non tenter encor le hasard incertain
D'une éternelle guerre où le sang coule en vain.
Sire, un mal violent veut un remède extrême:
L'état trop divisé s'est affaibli lui-même;
Et si l'on veut guérir sa funeste langueur,
Dix combats feront moins qu'un instant de rigueur.
Soyez semblable au Dieu que le monde révère;
Montrez-vous à-la-fois indulgent et sévère;
Avec le châtiment présentez le pardon;

Et faisant de vous-même un entier abandon,
Sans épargner le sang, mais sans trop le répandre,
Craignez les passions qui pourraient vous surprendre.
Écoutez, chérissez les ministres du ciel:
Tout le pouvoir du trône est fondé sur l'autel;
De Pépin jusqu'à vous, Rome et les rois de France
Conservèrent toujours une étroite alliance:
Ainsi, de jour en jour, votre puissant état
A vu par le saint-siége augmenter son éclat.
Soyez reconnaissant; croyez que votre zèle
Ne saurait surpasser sa tendresse fidèle.

LE ROI DE FRANCE au Chancelier.

Vous vous taisez, monsieur?

LE CHANCELIER.

Sire, permettez-moi....

LE ROI DE FRANCE.

Ainsi vous refusez d'éclairer votre roi?

LE CHANCELIER.

Eh bien, vous l'ordonnez; je romprai le silence.
On parle du saint-siége et de reconnaissance:
Est-il d'ingratitude où le bienfait n'est pas?
Je pourrais vous citer des pontifes ingrats:
L'Europe a vu cent rois armés pour leur défense,
Et le sang des héros cimenta leur puissance.
De notre antique histoire interrogez les tems;
Qui leur a pu donner ces destins éclatans?
Sujets des empereurs, qui les a rendus maîtres?
Ils doivent leurs états à l'un de vos ancêtres.
Quel usage ont-ils fait de ces droits contestés?
Accumulant les biens, vendant les dignités,
Ils osent commander en monarques suprêmes,
Et d'un pied dédaigneux fouler vingt diadêmes.
Un prêtre audacieux fait et défait les rois:

Vos aïeux l'ont souffert. Mais voyez à sa voix
Jean-sans-terre quittant, reprenant la couronne;
Sept empereurs chassés de l'église et du trône,
Forcés de conquérir la foi de leurs sujets,
Ou dans Rome à genoux courant subir la paix.
Voyez Charles d'Anjou, le fils des rois de France,
Remplir du Vatican l'odieuse espérance:
Il vole, il sacrifie à d'injustes fureurs
Le reste infortuné du sang des empereurs;
Et son ambition, cruellement docile,
Prépare à nos Français les vêpres de Sicile.
Un enfant, seul espoir de Naple et des Germains,
Conradin, vers le ciel levant ses jeunes mains,
Perit sur l'échafaud en demandant son crime,
Convaincu du forfait d'être un roi légitime.
A ce vertige affreux trois siècles sont livrés:
Toujours du sang, toujours des attentats sacrés,
Investiture, exil, meurtres et parricides,
Et l'anneau du pêcheur scellant les régicides.
Faut-il nous étonner si les peuples lassés,
Sous l'inflexible joug tant de fois terrassés,
Par les décrets de Rome assassinés sans cesse,
Dès qu'on osa contre elle appuyer leur faiblesse,
Bientôt dans la réforme ardens à se jeter,
D'un pontife oppresseur ont voulu s'écarter?
C'est ainsi qu'au milieu des bûchers de Constance,
Le schisme d'un moment puisa quelque importance;
Ainsi, que des prélats l'indiscrète fureur
Conquit trente ans de guerre et la publique horreur.
C'est ainsi que Luther, au Vatican rebelle,
Établit aisément sa doctrine nouvelle;
Après lui, c'est ainsi que l'austère Calvin
Dans Genève eut encore un plus brillant destin.

Il n'est qu'une raison de tant de frénésie :
Les crimes du saint-siége ont produit l'hérésie.
L'évangile a-t-il dit, « Prêtres, écoutez-moi ;
« Soyez intéressés, soyez cruels, sans foi,
« Soyez ambitieux, soyez rois sur la terre ;
« Prêtres d'un Dieu de paix, ne prêchez que la guerre ;
« Armez et divisez, pour vos opinions,
« Les pères, les enfans, les rois, les nations? »
Voilà ce qu'ils ont fait : mais ce n'est point là, Sire,
La loi que l'évangile a daigné leur prescrire.
Si Genève s'abuse, il la faut excuser ;
Et, sans être coupable, on pouvait s'abuser.
Genève aura pensé que ce livre suprême,
Bon, juste, plein du Dieu qui le dicta lui-même,
Toujours cité dans Rome, et si mal pratiqué,
Peut-être aussi dans Rome était mal expliqué.
Dussions-nous de Calvin condamner l'insolence,
Entre les deux partis l'Europe est en balance,
Et parmi vos sujets le poison répandu
Jusques dans votre cour déja s'est étendu.
Ah ! quoique vos sujets, si vous devez les plaindre,
Sire, vous n'avez pas le droit de les contraindre.
Le dernier des mortels est maître de son cœur ;
Le tems amène tout, et ce n'est qu'une erreur ;
Et si quelques instans elle a pu les séduire,
L'avenir est chargé du soin de la détruire.
Mais affecter un droit qu'on ne peut qu'usurper !
Commander aux esprits de ne pas se tromper !
Non, non ; c'est réveiller les antiques alarmes :
En lisant votre édit, tout va courir aux armes,
Et vous verrez encor dans nos champs désolés,
Par la main des Français les Français immolés,
Après tant de traités les Français implacables,

Et contraints par vous-même à devenir coupables.
Citoyen de la France, et sujet sous cinq rois,
Sous votre frère et vous ministre de ses lois,
J'ai voulu raffermir ses grandes destinées;
Elle est chère à mon cœur depuis soixante années.
Sire, écoutez les lois, l'honneur, la vérité;
Sire, au nom de la France, au nom de l'équité,
Par cette ame encor jeune, et qui n'est point flétrie,
Au nom de votre peuple, au nom de la patrie,
Dirai-je au nom des pleurs que vous voyez couler,
Que tant de maux sacrés cessent de l'accabler!
Rendez-lui sa splendeur qui dut être immortelle;
Votre vieux chancelier vous implore pour elle:
Ou bien, si ma douleur ne peut rien obtenir,
Je ne prévois que trop un sinistre avenir;
Mais sachez que mon cœur n'en sera point complice:
Avant les protestans qu'on me mène au supplice:
Je condamne à vos pieds ce dangereux édit;
Je ne le puis sceller; punissez-moi: j'ai dit.

LE ROI DE FRANCE.

Moi! je vous punirais! non, non, des traits de flâme,
Tandis que vous parliez, ont pénétré mon ame.
Chancelier, je vous crois, et je pleure avec vous:
Oui, je veux adopter des sentimens plus doux;
Oui, c'est la vérité, je dois la reconnaître;
Oui, j'ai pu me tromper: on m'égarait peut-être.
Adieu, madame; et vous, suivez-moi, chancelier.

SCÈNE III.

LA REINE-MÈRE, LE CARDINAL DE LORRAINE, LE DUC DE GUISE.

LE CARDINAL.

L'ouvrage de mes mains commence à m'effrayer :
D'un zèle ambitieux vous voyez le prestige ?

LA REINE-MÈRE.

Ne craignez rien.

LE CARDINAL.

Le roi...

LA REINE-MÈRE.

Ne craignez rien, vous dis-je.
Aux discours d'un vieillard il s'est laissé troubler ;
Mais c'est encor mon fils, et je vais lui parler.

LE CARDINAL.

Nos ennemis...

LA REINE-MÈRE.

Mourront. Rien ne peut les absoudre.

LE DUC.

Parlez-lui donc, madame, et daignez le résoudre.
Coligni peut encor tramer quelque attentat,
Et son culte nouveau renverserait l'état,
Et de tous les forfaits ses amis sont capables,
Et le bonheur public veut le sang des coupables.
Le roi laisserait-il échapper les instans ?
Voudrait-il reculer ? Songez qu'il n'est plus tems.
A vous, à nous du moins, ce serait faire injure :
Qu'il achève ; ou bientôt, c'est moi qui vous le jure,
Dans sa cour, à ses yeux, vous verriez des sujets
Assurer, malgré lui, le bonheur des Français.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

LA REINE-MÈRE, LE CARDINAL DE LORRAINE, LE DUC DE GUISE.

LE CARDINAL.

D'où peut venir, madame, un si prompt changement?

LA REINE-MÈRE.

J'ai couru le chercher dans son appartement :
L'Hôpital en sortait. Mon fils, à mon approche,
A soudain contre nous exhalé le reproche;
Il s'est plaint de vous-même, et plus encor de moi;
Sur-tout de l'Hôpital il m'a vanté la foi.
« C'est le seul, a-t-il dit, qui ne veut point me nuire.
« Environné d'amis zélés pour me séduire,
« Mon ame contre eux tous a besoin de s'armer,
« Et je dois craindre enfin ce que je dois aimer. »
A ces mots, l'observant d'un œil tendre et paisible,
« Mon fils, à vos chagrins votre mère est sensible,
Ai-je dit, « et pour vous mon ardente amitié
« Va presque en ce moment jusques à la pitié.
« De votre chancelier je connais la prudence;
« Mais ce faste imposant de sa vaine éloquence
« Peut, je crois, attirer quelque soupçon sur lui :
« On a moins de chaleur en parlant pour autrui.
« Vous ne comprenez pas quel intérêt l'anime?
« La France, dont jadis il mérita l'estime,
« L'accuse de pencher en secret pour Calvin;
« Le jugement public ne saurait être vain.

« Vous craignez qu'avec vous je ne sois pas sincère?
« Le fils le plus chéri peut redouter sa mère!
« L'ambition souvent inspire des sujets;
« Mais moi, si je vous trompe, où tendent mes projets?
« Mon éclat vient de vous, mes destins sont les vôtres,
« Vos intérêts les miens, je n'en puis avoir d'autres.
« Jugez-nous maintenant. » Ce discours l'a frappé.
Long-tems de me répondre il semblait occupé:
D'un silence plus tendre il éprouvait les charmes;
Il pleurait: à ses pleurs j'ai mêlé quelques larmes.
J'ai calmé lentement son esprit combattu,
Vantant sa piété, la première vertu:
Des éloges flatteurs son oreille est éprise;
Je l'ai cent fois nommé le vengeur de l'église,
Son enfant le plus cher, son plus ferme soutien:
Et des embrassemens ont fini l'entretien.

LE DUC.

Mais osez-vous compter sur cette ame incertaine,
Qu'un mot peut émouvoir, et qu'un instant ramène?

LA REINE-MÈRE.

Je conçois votre doute; et pour nous garantir
Des dangereux effets d'un nouveau repentir,
Je viens d'avoir recours à mes agens fidèles.
J'ai fait semer par-tout, que le chef des rebelles,
Pour d'utiles forfaits renonçant aux combats,
De Charle et de moi-même a juré le trépas;
Qu'il a dans Orléans fait son apprentissage;
Que d'un second Poltrot il voudrait faire usage.
Cependant j'ai, sur l'heure, envoyé près du roi
Des serviteurs zélés dont je connais la foi;
Et, par eux informé de ce bruit populaire,
Vous sentez à quel point va monter sa colère:
Il est extrême en tout; je réponds du succès

LE CARDINAL.

Ainsi l'on vous devra le salut des Français.

LA REINE-MÈRE.

Qu'il agisse aujourd'hui ; demain qu'il se repente :
J'y consens. Mais vers nous c'est lui qui se présente.
Il paraît égaré.

SCÈNE II.

LE ROI DE FRANCE, LA REINE-MÈRE, LE CARDINAL DE LORRAINE, LE DUC DE GUISE, COURTISANS, GARDES, PAGES.

LE ROI DE FRANCE troublé, sans voir personne.

Porter la main sur moi !

LE CARDINAL à la Reine-mère.

Il pense à Coligni.

LE ROI DE FRANCE.

Tel est le sort d'un roi !

LA REINE-MÈRE aux Guises.

Je l'entends qui se plaint.

LE ROI DE FRANCE.

Et l'on nous porte envie !
Trop heureux le mortel qui peut cacher sa vie !
Le trône est bien souvent chargé d'infortunés.

A la Reine-mère.

C'est vous ! je vous cherchais. Ah ! madame... apprenez...
Vous ne me trompiez pas... et tant de barbarie...
De l'indigne amiral savez-vous la furie ?

LA REINE-MÈRE.

Je sais tout ; je crois tout.

LE DUC.

Il faut le prévenir.

LE CARDINAL.

Punissez Coligni.

LE ROI DE FRANCE.

Si je veux le punir !

LA REINE-MÈRE.

Cachez votre courroux ; notre ennemi s'avance.

LE ROI DE FRANCE.

Il oserait encore affronter ma présence !
Non : qu'il n'approche pas.

LE CARDINAL.

Calmez vos sens troublés.

LA REINE-MÈRE.

Songez à la vengeance. Il vient : dissimulez.

SCÈNE III.

LE ROI DE FRANCE, LA REINE-MÈRE, LE CARDINAL DE LORRAINE, LE DUC DE GUISE, LE ROI DE NAVARRE, L'AMIRAL DE COLIGNI, LE CHANCELIER DE L'HOPITAL, PROTESTANS de la suite de l'Amiral, COURTISANS, GARDES, PAGES.

L'AMIRAL.

On n'a point fait la paix, Sire, en quittant les armes,
Et je viens à vos pieds déposer mes alarmes.
Je viens auprès du trône invoquer un appui,
Dans les nouveaux périls qu'on m'annonce aujourd'hui.
Ce prince généreux devenu votre frère,
L'Hôpital, de nos lois le ministre sévère,
Et ceux qui m'ont jadis suivi dans les combats,

Ont voulu près de vous accompagner mes pas.
Au destin d'un ami leur grand cœur s'intéresse.
Ils ont tous entendu votre auguste promesse :
Un récit, toutefois qui me semble douteux,
Annonce plus d'un crime et des piéges honteux.

LE ROI DE FRANCE.

Plus d'un crime! expliquez...

L'AMIRAL.

L'un n'est qu'imaginaire.
Au sein de votre cour une main sanguinaire
Déja, dit-on, s'apprête au plus lâche attentat,
Et veut par un seul coup renverser tout l'état.
Il s'agit de frapper...

LE ROI DE FRANCE.

Qui donc?

L'AMIRAL.

Votre personne.

LE ROI DE FRANCE.

Quel est le criminel?

L'AMIRAL.

C'est moi que l'on soupçonne.
Des courtisans jaloux ont répandu ces bruits;
Ils veulent par ma mort en recueillir les fruits;
Je sais quels ennemis pensent ternir ma gloire,
Et je frémis pour vous, si vous daignez les croire.

LE ROI DE FRANCE.

Moi, je les croirais!

L'AMIRAL.

Non: j'ose au moins l'espérer.
On ajoute, et d'abord je dois vous déclarer
Que de mes envieux la funeste puissance
M'a fait à ce discours donner quelque croyance;
Je sais trop qu'à me perdre ils sont tous occupés,

Et c'est le sort des rois d'être souvent trompés.
On ajoute, on prétend qu'une troupe perfide
M'impute auprès de vous cet affreux parricide,
Et qu'enfin de ma vie on doit trancher le cours.

LE ROI DE FRANCE.

Se peut-il?...

L'AMIRAL.

Oui, j'apprends qu'on en veut à mes jours.
Je viens savoir de vous ce qu'il faut que j'en pense.

LA REINE-MÈRE.

Le roi devait s'attendre à plus de confiance.

L'AMIRAL.

Vous le voyez assez; mon cœur se fie au sien,
Puisque je viens, madame, implorer son soutien.

LE ROI DE NAVARRE.

Pardonnez; le soupçon me paraît excusable.
Punit-on Maurevert? ou n'est-il point coupable?

LA REINE-MÈRE.

Prince, on doit le punir.

LE ROI DE NAVARRE.

Le roi l'avait promis.

LA REINE-MÈRE.

Eh quoi! douteriez-vous des sermens de mon fils?

LE ROI DE NAVARRE.

Je ne sais point douter de la foi d'un monarque.

LA REINE-MÈRE.

Vous avez de la sienne une infaillible marque,
Et l'hymen de sa sœur est un gage assuré
Qu'il est prêt à tenir tout ce qu'il a juré.

LE ROI DE NAVARRE.

Eh bien, par ce saint nœud, par le doux nom de frère,
Sire, à vos intérêts ne soyez point contraire;

Protégez un guerrier redoutable et soumis ;
Dans ses persécuteurs voyez vos ennemis.
Un prince est vraiment grand lorsqu'il punit le crime ;
Plus grand, lorsqu'il soutient la vertu qu'on opprime.

LE ROI DE FRANCE.

De tous ses ennemis l'amiral est vainqueur ;
Ses conseils vertueux sont au fond de mon cœur :
Craindrait-il que son maître eût dessein de lui nuire ?

L'AMIRAL.

Je crains votre bonté trop facile à séduire.

LA REINE-MÈRE à l'Amiral.

Au milieu des faux bruits qui vous ont alarmé,
Des sentimens du roi l'Hôpital informé
Pouvait tenter au moins de rassurer votre ame.
Il le devait peut-être.

LE CHANCELIER.

Et je l'ai fait, madame.

L'AMIRAL.

Le roi seul est garant des volontés du roi,
Madame ; un mot de lui peut calmer mon effroi.

LA REINE-MÈRE.

Parlez, mon fils.

LE ROI DE FRANCE, regardant toujours la Reine-mère.

Le ciel, maître des destinées,
Ne peut hâter par vous la fin de mes années.
Non ; je dois vous compter au rang de mes soutiens :
Si vos drapeaux souvent ont combattu les miens ;
C'est des troubles civils la suite accoutumée.
Des Français à la France opposaient une armée :
Ces fautes sont du sort ; je les veux excuser ;
C'est le malheur des tems qu'il en faut accuser.
Je connais votre cœur, et n'ai pas à m'en plaindre.

L'AMIRAL aux Guises.

Vous l'entendez, messieurs.

LE ROI DE FRANCE.

Vous n'avez rien à craindre.

L'AMIRAL.

A mes persécuteurs puis-je opposer mon roi?

LE ROI DE FRANCE.

Vous le pouvez, sans doute, et j'en donne ma foi.

L'AMIRAL.

Je dédaigne à présent leurs trames criminelles.

LE DUC.

Nous verrons donc finir ces craintes éternelles?

L'AMIRAL.

Je puis craindre à la cour, mais non pas aux combats:
J'étais déja fameux quand vous n'existiez pas.

LE DUC.

Le soupçon ne convient qu'à des ames timides.

L'AMIRAL.

Jeune homme, on le connaît au milieu des perfides.

LE DUC.

Quant à moi, je ne vois qu'un traître dans ces lieux.

L'AMIRAL.

Il en est deux pourtant qui s'offrent à mes yeux.
Montrant sa blessure.
Ce coup n'a point rempli leur cruelle espérance.

LE DUC.

Celui qui l'a porté voulut venger la France.

LE ROI DE FRANCE.

Guise!

L'AMIRAL.

Ah! du meurtrier on a conduit la main.

LE DUC.

Qui?

L'AMIRAL.

Vous pourriez le dire.

LE DUC.

Expliquez-vous enfin.

L'AMIRAL.

Vous.

LE DUC.

Je ne l'ai point fait; mais, je l'aurais dû faire.

LE ROI DE NAVARRE.

Comment?

LE DUC.

J'aurais puni l'assassin de mon père.

bas à la Reine-mère.

Adieu. Je vais hâter l'instant de nous venger.

SCÈNE IV.

LE ROI DE FRANCE, LA REINE-MÈRE, LE CARDINAL DE LORRAINE, LE ROI DE NAVARRE, L'AMIRAL DE COLIGNI, LE CHANCELIER DE L'HOPITAL, PROTESTANS de la suite de l'Amiral, COURTISANS, GARDES, PAGES.

L'AMIRAL.

AINSI, de son aveu, mes jours sont en danger!

LA REINE-MÈRE.

De cet ambitieux nous blâmons l'insolence;
Mais son orgueil demain gardera le silence.
Vous n'aurez point formé des souhaits superflus;
Et de vos ennemis vous ne vous plaindrez plus.

L'AMIRAL.

Sire, excusez encor ma sombre défiance,

Ce fruit amer de l'âge et de l'expérience.
Que votre cœur m'écoute. Il semble que ma voix
Se fait entendre à vous pour la dernière fois.
Le trône où vous régnez est entouré de pièges,
De guerriers corrupteurs, de prêtres sacrilèges.
O mon roi! pensez-y; profitez des instans:
Hélas! demain peut-être il ne sera plus tems.

LE CARDINAL.

C'est ainsi qu'à la haine un guerrier s'abandonne:
Un pontife outragé le plaint, et lui pardonne.

L'AMIRAL

Qui? vous me plaindre! O ciel! vous, m'oser pardonner!
Un tel excès d'injure a de quoi m'étonner.
Quant à moi, je ne puis vous pardonner vos crimes.
Toujours les protestans ont été vos victimes:
C'est vous qui réclamiez, pour soumettre les cœurs,
Le secours des bourreaux et des inquisiteurs;
C'est vous qui menaciez du plus honteux supplice
De malheureux sujets qui demandaient justice;
Vous, enrichi des pleurs et du sang des Français,
Comblé tout à-la-fois de biens et de forfaits.
Sire, j'ai desiré de sauver votre empire;
Mais à le renverser je vois que tout conspire.
Sur une cour perfide ouvrez enfin les yeux,
Et craignez, craignez tout de ce sang odieux:
Voilà les ennemis du trône et de la France.
Si vous ne les chassez loin de votre présence,
Si vous ne les chargez de tout votre courroux,
Ces méchans, croyez-moi, perdront l'état et vous.

SCÈNE V.

LE ROI DE FRANCE, LA REINE-MÈRE, LE CARDINAL DE LORRAINE, COURTISANS, GARDES, PAGES.

LA REINE-MÈRE au roi de France.

Douterez-vous encor des projets de sa haine?

LE CARDINAL.

Est-il pour ce rebelle une assez grande peine?

LE ROI DE FRANCE.

Et son cœur inhumain semble exempt de remord!

LA REINE-MÈRE.

Il va tout expier en recevant la mort.
Nos défenseurs sont prêts, et je les vois paraître.

SCÈNE VI.

LE ROI DE FRANCE, LA REINE-MÈRE, LE CARDINAL DE LORRAINE, LE DUC DE GUISE, COURTISANS, GARDES, PAGES.

LA REINE-MÈRE.

Venez, braves guerriers, soutiens de votre maître,
Contre un sang odieux noblement conjurés,
Et chargés désormais des intérêts sacrés.
Que la rebellion, que le crime s'expie!
Le trône est attaqué par une secte impie;
Accusant chaque jour le trop lent avenir,
Vos cris semblaient hâter l'instant de la punir:

Votre

Votre juste fureur, trop long-tems retenue,
Peut éclater enfin ; la nuit, l'heure est venue :
Faites votre devoir ; et, comblant nos souhaits,
Sachez de votre roi mériter les bienfaits.

LE DUC.

Sitôt que le signal se sera fait entendre,
Vous verrez qu'à ce prix nous pouvons tous prétendre.
Nous partirons, madame, aux accens de l'airain
Qui va sonner pour nous dans le temple prochain.
Ma main, je l'avoûrai, dans une nuit si belle,
Voudrait seule immoler tout le parti rebelle ;
Mon cœur même conçoit un déplaisir secret,
Et plein d'un tel honneur, le partage à regret.
Mes compagnons du moins sont dignes de me suivre,
De cueillir les lauriers que le destin nous livre ;
Et contre les proscrits dès long-tems animés,
De l'ardeur qui me brûle ils sont tous enflammés.

LE ROI DE FRANCE.

Vous m'aimez, je le crois ; vous servez votre maître :
Mais long-tems mon esprit, trop timide peut-être,
Conçut avec frayeur un si hardi dessein ;
D'une amertume affreuse il remplissait mon sein ;
Jusques dans mon sommeil la redoutable idée
S'offrait .... Ne craignez rien, mon ame est décidée.
Puisque le ciel vengeur ordonne leur trépas,
Puisqu'au fond de l'abîme il entraîne leurs pas,
Puisqu'il faut opposer le parjure au parjure,
Puisqu'il s'agit enfin de la commune injure,
Du salut de mon peuple et de ma sûreté,
Je ne balance plus ; le sort en est jeté :

La cloche sonne trois fois, lentement.

Versez le sang, frappez. Ciel ! qu'entends-je ? Ah ! madame !

LE DUC.

Reine, c'est à vos soins de raffermir son ame.
Pour nous, le glaive en main, nous jurons à genoux
De venger Dieu, l'état, le roi, l'église, et nous.
Roi, chassez maintenant ces stériles alarmes;
Exhortez-nous, pontife, et bénissez nos armes.

La cloche sonne trois fois, lentement.

Le duc de Guise et tous les autres courtisans mettent un genou en terre, en croisant leurs épées. Ils restent dans cette position pendant le discours du cardinal de Lorraine.

LE CARDINAL.

De l'immortelle église humble et docile enfant,
Et créé par ses mains prêtre du Dieu vivant,
Je puis interpréter les volontés sacrées.
Si d'un zèle brûlant vos ames pénétrées
Se livrent sans réserve à l'intérêt des cieux,
Si vous portez au meurtre un cœur religieux,
Vous allez consommer un important ouvrage,
Que les siècles futurs envîront à notre âge.
Courez et servez bien le Dieu des nations;
Je répands sur vous tous ses bénédictions:
Sa justice ici bas vous livre vos victimes;
Sachez qu'il rompt au ciel la chaîne de vos crimes.
Oui, si jusqu'à présent vous en avez commis,
Par le Dieu qui m'inspire ils vous sont tous remis.
L'église, en m'imprimant un signe ineffaçable,
Défendit à mes mains le sang le plus coupable;
Mais je suivrai vos pas, je serai près de vous;
Au nom du Dieu vengeur je conduirai vos coups.
Guerriers, que va guider sa sainte providence,
Ministres de rigueur choisis par sa prudence,
Il est tems de remplir ses décrets éternels;
Couvrez-vous saintement du sang des criminels:

Si dans ce grand projet quelqu'un de vous expire,
Dieu promet à son front les palmes du martyre.

LE ROI DE FRANCE.

D'une héroïque ardeur mon cœur se sent brûler.
Acceptez, ô mon Dieu! le sang prêt à couler.

LA REINE-MÈRE.

Il vous entend, mon fils, il reçoit votre hommage:
Venez, et de ces lieux présidez au carnage.

LE DUC.

Et vous, suivez-moi tous. Amis, guerriers, soldats,
Au toît de Coligni courons porter nos pas:
C'est l'ennemi du trône, et l'artisan du crime;
Qu'il soit de cette nuit la première victime;
Que tous les protestans à-la-fois accablés,
Dans les murs, hors des murs, soient en foule immolés.

LE CARDINAL.

Périsse et leur croyance, et le nom d'hérétique!
Et que demain la France, heureuse et catholique,
D'un roi chéri du ciel bénisse les destins,
Et l'ordre salutaire accompli par nos mains!

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE ROI DE NAVARRE.

QUEL signal effrayant tout-à-coup me réveille?
De sinistres clameurs ont frappé mon oreille;
Et de l'airain sur-tout les lugubres accens,
D'une subite horreur ont glacé tous mes sens.
J'entends encor des cris. Ah! mon ami peut-être
Succombe en ce moment sous le glaive d'un traître;
De ses persécuteurs l'implacable courroux
Peut-être en ce moment....

SCÈNE II.

LE ROI DE NAVARRE, LE CHANCELIER DE L'HOPITAL.

LE ROI DE NAVARRE.

L'Hôpital, est-ce vous?

LE CHANCELIER.

Sire....

LE ROI DE NAVARRE.

Eh bien?

LE CHANCELIER.

Apprenez....

LE ROI DE NAVARRE.

Que me faut-il apprendre?
Et d'où viennent les pleurs que je vous vois répandre?

LE CHANCELIER.

Les protestans....

LE ROI DE NAVARRE.

Parlez.

LE CHANCELIER.

Ils sont trahis, vendus.

LE ROI DE NAVARRE.

Coligni....

LE CHANCELIER.

C'en est fait; Coligni ne vit plus.

LE ROI DE NAVARRE.

Il ne vit plus! grand Dieu! quel bras inexorable....

LE CHANCELIER.

J'ai vu cent bras percer ce guerrier vénérable;
J'ai vu porter sa tête en ce louvre odieux;
J'ai vu de tous côtés un peuple furieux,
Trop docile instrument des vengeances de Rome,
Frapper, fouler aux pieds les restes d'un grand homme.

LE ROI DE NAVARRE.

O forfait!

LE CHANCELIER.

Dans nos murs le sang coule en ruisseaux.
Tout ce qui vit encore, excepté les bourreaux,
Tout frémit : le ciel même a voilé sa lumière,
Et Paris maintenant n'est qu'un vaste repaire
Où la mort....

LE ROI DE NAVARRE.

C'est assez. Pressentimens affreux!
Les voilà donc remplis! Venez... courons... je veux...

LE CHANCELIER.

Arrêtez. Ont-ils donc besoin d'un nouveau crime?
Vivez, au nom du ciel, vivez, roi magnanime;
Parmi tant d'assassins ne portez point vos pas,

Et gardez-nous un sang qu'ils n'épargneraient pas.
Non, vous n'avez pas vu cette nuit déplorable:
Tantôt des cris, tantôt un silence exécrable;
Guise et tous ses amis combattant de forfaits,
En invoquant un Dieu qu'ils n'ont connu jamais;
Les prêtres, plus cruels, sur les pas de Lorraine,
Échauffant à l'envi cette effroyable scène,
Dans leurs perfides mains tenant le bois sacré,
Soufflant tous leurs poisons sur ce peuple égaré,
Et semblant redouter, au milieu du carnage,
Qu'un seul des protestans puisse éviter leur rage;
Criant: Frappez! du roi c'est l'ordre souverain.
Charle, au milieu du louvre, une arquebuse en main,
S'enivrant à longs traits d'un plaisir sanguinaire,
Et cherchant son devoir dans les yeux de sa mère.
C'est ici, près de nous, que le roi des Français,
Sous le plomb destructeur fait tomber ses sujets:
C'est ici, je l'ai vu, que sa main forcenée,
De nos appuis, des siens, tranche la destinée:
Mais quand la cruauté ne connaît plus de frein,
Paisible, gardant seule un front calme et serein,
Près de lui Médicis applaudit à ses crimes,
Exalte son adresse, et compte ses victimes.

LE ROI DE NAVARRE.

Le cri de la pitié, parmi tant de forfaits....

LE CHANCELIER.

La pitié n'entre plus dans le cœur des Français.
On voit de tous côtés, sans armes, sans défense,
Tomber de cet état la gloire ou l'espérance;
Malgré ses cheveux blancs, le vieillard immolé;
Sous un gros d'assassins, le jeune homme accablé,
Qui de son corps mourant protège encore un père;
L'enfant même égorgé sur le sein de sa mère:

Les uns percés de coups au moment du réveil,
Les autres, plus heureux, frappés dans leur sommeil;
Les époux expirans dans les bras de leurs femmes;
Auprès de leurs enfans, ceux-ci livrés aux flammes;
De leurs toîts embrâsés ceux-là précipités;
D'autres en se sauvant par le glaive arrêtés;
D'autres fuyant la mort dans les flots de la Seine,
Et retrouvant la mort sur la rive prochaine:
Les cadavres fumans, les membres dispersés,
Partout dans les chemins, dans le fleuve entassés.

LE ROI DE NAVARRE.

Effroyable attentat! cour infâme et cruelle!
Quoi! leurs mains... Que fais-tu, providence éternelle?
Quoi! de tous mes amis ils ont percé le sein!

LE CHANCELIER.

Oui, vos amis ont tous achevé leur destin.
Ce vieillard, qui jadis éleva votre enfance,
A du fer catholique éprouvé la vengeance.
On veut les convertir en les assassinant:
A de nouveaux traités recourons maintenant.
O deuil! ô souvenir de notre antique gloire!
Oh! d'une affreuse nuit périsse la mémoire!
Nos fils, et que le ciel trop long-tems en courroux,
Daigne les rendre, hélas! moins barbares que nous!
Nos fils détesteront des trames infernales,
Liront en pâlissant nos sanglantes annales,
Avec un long effroi contempleront ces lieux,
Et maudiront les jours où vivaient leurs aïeux.
Je fuis ce roi crédule, et ces lâches ministres;
Je vais chercher la paix loin de ces bords sinistres.
Ces débris malheureux, sans asile, sans roi,
Qu'ils viennent, j'y consens, se ranger près de moi:
J'aurai toujours pour eux l'intérêt le plus tendre,

Un toît à leur offrir, et mon sang à répandre.
Comme on nous a trompés! Sire, je suis vaincu:
Mais cette cour approche; adieu, j'ai trop vécu.
Puisse encore, et voilà ma dernière espérance,
Puisse un roi tel que vous, éprouvé dès l'enfance,
Mûri dans les travaux et dans l'adversité,
Purifier un jour ce trône ensanglanté!

Il sort.

LE ROI DE NAVARRE.

De la cour d'un tyran la probité s'exile,
Et du crime honoré la vertu fuit l'asile.

SCÈNE III.

LE ROI DE FRANCE, LA REINE-MÈRE, LE ROI DE NAVARRE, LE CARDINAL DE LORRAINE, LE DUC DE GUISE, COURTISANS, GARDES, PAGES avec des flambeaux.

Le roi de France veut sortir en appercevant le roi de Navarre: la Reine-mère lui fait signe de rester.

LE ROI DE NAVARRE.

Mon admiration doit enfin éclater,
Sire, et je vous attends pour vous féliciter.
Vous devenez des rois le plus parfait modèle;
Nul ne poussa si loin la prudence et le zèle;
Nul n'exerça jamais ce courage pieux,
Et ne sut massacrer son peuple au nom des cieux.

LA REINE-MÈRE.

Ce discours maintenant peut sembler téméraire;
Et ce qu'on a fait, prince, il a fallu le faire.
Le roi vous devait-il compte de ses projets?

LE ROI DE NAVARRE.

Non : mais il est au moins comptable à ses sujets ;
Il est comptable au ciel qui venge le parjure.

LE CARDINAL.

Penseriez-vous qu'au ciel on ait fait une injure?
Le culte sacrilege est bientôt aboli,
Et l'honneur des autels à la fin rétabli.
Pour Coligni, ce mot va vous blesser peut-être,
Mais c'est la vérité : Coligni fut un traître.

LE ROI DE NAVARRE.

Lui? Coligni!

LE DUC.

Lui-même; et son cœur dès long-tems
Méditait....

LE ROI DE NAVARRE.

Il est mort : n'êtes-vous pas contens?
Vous l'égorgez, cruels, et votre bouche impie
Ose encore attenter à l'éclat de sa vie!
Vous lui rendez justice : un nom si glorieux
A mérité l'honneur de vous être odieux.
Voilà donc les héros, les soutiens de la France!
Quelle exécrable joie! ou quelle indifférence!
Quoi! je fais dans ce louvre éclater mes douleurs,
Sans trouver un Français qui réponde à mes pleurs!

LA REINE-MÈRE.

D'un indigne regret si votre ame est atteinte,
Du moins....

LE ROI DE NAVARRE.

N'attendez plus de servile contrainte.
Cet art, à nos Français si long-tems étranger,
De flatter sa victime avant de l'égorger,
Que ne le laissiez-vous au fond de l'Italie!
Cruelle, ainsi par vous la France est avilie!

Ainsi vous flétrissez le nom de Médicis!
Vous renversez nos lois, vous perdez votre fils,
Vous perdez tout l'état, reine et mère coupable.
Consommez vos destins, monarque déplorable.
Ah! des devoirs d'un roi qui ne serait jaloux?
Rendre son peuple heureux est un bonheur si doux!
Et vous, de vos sujets destructeur inflexible,
Roi d'un peuple vaillant, bon, généreux, sensible,
Vous vous rendez l'effroi de ce peuple indigné,
Et, sur le trône assis, vous n'avez point régné.
D'un forfait sans exemple infortuné complice,
Vous n'éviterez pas votre juste supplice.
Il commence; et je vois dans vos yeux égarés,
Le désespoir des cœurs en secret déchirés.
Eh bien! vous n'avez fait que la moitié du crime;
Je respire; il vous reste encore une victime;
Prenez-la. Mais bientôt le ciel va vous punir;
A tant d'infortunés le ciel va vous unir;
Votre front est marqué du sceau de sa colère:
Un repentir tardif vous parle et vous éclaire;
Ce sentiment affreux, précipitant vos jours,
Au sein des voluptés en corrompra le cours;
Vous craindrez et la France, et vous-même, et la vie;
A Coligni mourant vous porterez envie;
Le sommeil, ce seul bien qui reste aux malheureux,
N'interrompra jamais vos ennuis douloureux;
Pour de nouveaux tourmens vous veillerez sans cesse;
Et quand la mort viendra frapper votre jeunesse,
Vous chercherez partout des yeux consolateurs;
Et vous verrez, non plus vos indignes flatteurs,
Mais de vos attentats l'épouvantable image,
Mais votre lit de mort entouré de carnage,
Vos sujets massacrés s'élevant contre vous,

Le juge incorruptible enflammé de courroux,
La France, applaudissant au trépas de son maître,
A vos derniers soupirs commençant à renaître,
Et votre nom royal à l'opprobre livré,
Et l'éternel supplice aux méchans préparé.
Vous gémirez alors : vos plaintes inutiles,
Vos remords impuissans, vos souffrances stériles,
Vengeront les Français et le ciel offensé ;
Et vous rendrez le sang que vous avez versé.

SCÈNE IV, et dernière.

LE ROI DE FRANCE, LA REINE-MÈRE, LE CARDINAL DE LORRAINE, LE DUC DE GUISE, COURTISANS, GARDES, PAGES avec des flambeaux.

LA REINE-MÈRE.

Je ne prévoyais pas un tel excès d'audace.
A la mort échappé, l'imprudent vous menace !
Vous gémir! vous, mon fils ! C'est à lui de trembler.
La main qui l'a sauvé peut encor l'accabler.

LE ROI DE FRANCE.

Il a dit vrai.

LA REINE-MÈRE.

Comment ?

LE ROI DE FRANCE.

J'ai commis un grand crime.

LE CARDINAL.

Un roi doit se venger du parti qui l'opprime.

LE ROI DE FRANCE.

Je ne suis plus un roi ; je suis un assassin.

LA REINE-MÈRE.

Ah! tout vous inspirait cet important dessein:
Votre intérêt.

LE CARDINAL.

Le ciel.

LE DUC.

L'éclat de votre empire.

LE ROI DE FRANCE.

A me tromper encor leur perfidie aspire!
Les attentats des rois ne sont pas impunis;
Cruels, à mes tourmens soyez du moins unis.
C'est vous qui me coûtez des larmes éternelles.
Mes mains, vous le savez, n'étaient point criminelles;
Sans crainte et sans remord je contemplais les cieux:
Tout est changé pour moi; le jour m'est odieux.
Où fuir, où me cacher dans l'horreur des ténèbres?
O nuit! couvre-moi bien de tes voiles funèbres.

LA REINE-MÈRE.

Mon cher fils....

LE ROI DE FRANCE.

En ces lieux qui vous a rassemblés?
Attendez un moment; ne marchez pas; tremblez.
Pour qui ces glaives nus? quels sont vos adversaires?
Vous courez immoler, qui? vos amis! vos frères!
Arrêtez; je défends.... Mais que vois-je, inhumains?
Quel meurtre abominable ensanglante vos mains?
Moi-même.... ah! qu'ai-je fait? Cruel, ingrat, perfide,
Parjure à mes sermens, sacrilège, homicide,
J'ai des plus vils tyrans réuni les forfaits,
Et je suis tout couvert du sang de mes sujets.
Ces lieux en sont baignés: sous ces portiques sombres,
Des malheureux proscrits je vois errer les ombres:
Une invisible main s'appesantit sur moi.

Dieu ! quel spectre hideux redouble mon effroi !
C'est lui ; j'entends sa voix terrible et menaçante :
Coligni .... Voyez-vous cette tête sanglante ?
Le sang coule à longs flots de ses flancs entr'ouverts :
Il me suit, il me presse, il m'entraîne aux enfers.
Pardon, Dieu tout-puissant, Dieu qui venges les crimes ;
Toi, Coligni ; vous tous, vous trop chères victimes,
Pardon : si vous étiez témoins de mes douleurs,
A votre meurtrier vous donneriez des pleurs.
Des cruels ont instruit ma bouche à l'imposture ;
Leur voix a, dans mon ame, étouffé la nature ;
J'ai trahi la patrie, et l'honneur, et les lois :
Le ciel, en me frappant, donne un exemple aux rois.

FIN.

De l'Imprimerie de P. Fr. Didot le jeune, quai des Augustins. 1790.